

HISTOIRE

DE

L'ART DENTAIRE

DANS L'ANTIQUITÉ

HISTOIRE

DE

L'ART DENTAIRE

DANS L'ANTIQUITÉ

PAR LE

Docteur ALPHONSE SOULÉ



PARIS
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, VIe

1913

HISTOIRE DE L'ART DENTAIRE

DANS L'ANTIQUITÉ

L'HOMME PRÉHISTORIQUE

L'histoire de l'humanité apparaît comme un très court phénomène dans l'histoire du globe terrestre. On connaît l'hypothèse de Laplace : la terre, tout d'abord partie intégrante d'une nébuleuse, serait entrée, après une phase stellaire relativement courte, dans sa phase planétaire ; les vapeurs d'eau, suspendues dans l'atmosphère, se condensèrent sur la croûte de l'astre éteint et formèrent la masse océanique. « C'est alors, dit de Lapparent, que la vie organique prit possession peu à peu des terres et des mers, traduisant par la série ordonnée de ses types la variation régulière des conditions physiques du milieu. »

Mais à quelle époque l'homme, ce mammifère bimane, à station verticale, doué d'intelligence et de langage articulé, fit-il son apparition sur cette planète ? L'anthropologie et l'archéologie ont essayé en vain de

trouver la solution de ce grave problème chronologique. La science actuelle ne peut encore assigner aucune date. Arrivera-t-elle jamais à percer le mystère de ce *lointain* passé ?

En 1891-1892, le Dr Eug. Dubois, médecin militaire hollandais, trouvait aux environs de Trinil, près de Java, dans une faune antérieure au quaternaire, des ossements qui se composaient d'une calotte crânienne, d'un fémur complet et de deux dents molaires. Après en avoir fait un examen approfondi, le Dr Dubois les présenta comme les restes d'un individu intermédiaire entre l'homme et le singe et qu'il nomma *Pithecanthropus erectus* (singe-Homme à station droite). Les transformistes, adoptant aussitôt les conclusions de l'inventeur, s'empressèrent de voir là le fameux anneau qui manquait jusqu'alors dans la chaîne des êtres et tout naturellement s'expliquait le passage de l'animalité à l'humanité.

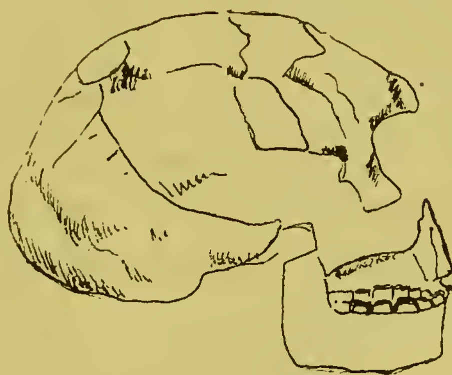
Mais quelques naturalistes parmi les plus compétents n'ont voulu voir dans cet être de nature incertaine qu'un singe anthropoïde plus rapproché de l'homme que tous les singes connus, un énorme singe apparenté au gibbon. La question n'est donc pas résolue et l'homme en est encore à trouver

Le mot de sa naissance et de sa destinée.

On peut affirmer cependant que l'homme vivait en

Europe à l'époque quaternaire : on a trouvé des squelettes, des armes, des outils qui ne laissent aucun doute sur ce point et, si parmi ces découvertes, il y en a qui ne présentent que des indications incertaines, d'autres, au contraire, méritent d'être retenues comme des documents incontestables.

En 1885, MM. Marcel de Puydt et Max Lohest découvrirent dans la grotte de Spy, située à peu de distance



Crâne néanderthaloïde de Spy (Belgique) d'après Déchelette[1]

du moulin de Goyet, province de Namur, deux squelettes humains. L'attitude de l'un des corps n'a pas pu être déterminée ; l'autre squelette était placé en travers de l'axe de la grotte, couché sur le côté, la main appuyée contre la mâchoire inférieure. Ces squelettes appartiennent à la race du Néanderthal, la première

1. Déchelette, *Manuel d'Archéologie préhistorique*.

race fossile que nous connaissions. Le tableau suivant résume les caractères propres à cette race :

Crâne dolichocéphale.
Front surbaissé.
Arcades sourcilières très saillantes.
Pommettes faciales peu proéminentes.
Pas de saillie du menton.
Faible stature. Environ 1 m. 60.
Musculature probablement puissante.
Nez large et court.

En 1889, MM. Bourret et F. Regnault recueillirent une mâchoire dans la caverne de Malarnaud, près Montseron (Ariège). L'assise de cette caverne était datée par des restes du rhinocéros bicorne, de l'ours et du lion des cavernes. Le maxillaire de Malarnaud est nettement caractérisé par l'épaisseur des branches, la ligne fuyante du menton et la grosseur des dents.

Enfin, en 1908, MM. les abbés J. et A. Bouyssonnie et L. Bardou découvraient dans une grotte, près de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze), un crâne et de nombreux fragments. Ces restes dénotent un individu du sexe masculin de 1 m. 60. L'état de la dentition prouve que c'était un vieillard. Le maxillaire inférieur ne possède plus que les deux canines; toutes les autres dents manquent et elles ont dû tomber pendant la vie, car la cicatrisation osseuse a comblé les alvéoles. La tête, qui

a des dimensions considérables, ressemble tout à fait aux crânes de Néanderthal et de Spy.

Chez l'homme préhistorique, c'est le système dentaire qui a été le signe hominien le plus caractéristique. « Les dents des hommes préhistoriques, dit le D[r] Siffre, sont exactement semblables entre elles et exactement semblables à celles de leur voisin le grand singe dans la denture permanente. Il y a exception à cette règle générale pour deux dents, la canine et la première prémolaire, entre l'homme et le singe. Sauf ces exceptions et la différence de volume, la forme est identique chez les uns et les autres. Mais ces caractères différents des deux dents sont déjà très suffisants pour diagnostiquer : *homme ou singe.*

» Les signes ou caractères de la denture humaine sont typiques et l'erreur ne peut guère être commise d'attribuer à un singe et moins encore à un autre animal un organe dentaire. Cette erreur me semble impossible, quand la dent ou les dents sont sur un os maxillaire. »

Quand on examine les organes dentaires de l'homme préhistorique, on remarque qu'ils présentent assez rarement des traces de carie et encore cette carie n'a-t-elle évolué que très lentement et très tardivement. La plupart des dents cariées appartiennent à des vieillards. Par contre, l'abrasion-usure ou plus simplement l'*usure mécanique* est fréquente. Sur 100 dents, inci-

sives ou molaires, on en trouve 70 atteintes de cette usure. « Il y a donc, dit le Dr Baudoin, une sorte de balancement entre l'usure et la carie. Tout cela paraît dû uniquement à l'alimentation de ces époques, bien plus végétale qu'animale, et à la nature de la cuisine. Ces aliments, dévorés souvent crus ou très peu atteints par la cuisson, étaient *très durs* à broyer et avalés par fragments résistants sinon volumineux, sans que des débris puissent se fixer entre les dents et devenir des centres de décomposition et d'infection microbienne. » Il fallait, en effet, de bonnes dents à nos ancêtres de l'âge de pierre pour subsister, et ceux d'entre eux qui n'étaient pas en état de mâcher les aliments dont ils disposaient mouraient par cela même. L'époque néolithique ne souffrait pas de déchets humains.

Nous venons de voir que la carie dentaire, quoique rare, existait. L'homme préhistorique en a souffert certainement et a dû recourir à toutes les inspirations de son instinct pour s'affranchir de la douleur,

Vieille comme le monde et la fatalité.

Il pratiquait probablement l'extraction des dents qui résistaient à la thérapeutique. Le nombre considérable de crânes édentés de vieillards, trouvés dans les cavernes, semble confirmer cette opinion. On peut néanmoins supposer qu'il connaissait des procédés de thérapeutique moins douloureux que l'extraction. Peut-

être avait-il fini par découvrir quelque plante bienfaisante ayant la propriété de calmer l'insupportable mal de dents. Peut-être aussi comblait-il avec des morceaux de corne ou de silex les trous que produisait la carie. Les preuves matérielles manquent encore, mais il est permis d'espérer qu'on découvrira un jour sur des dents préhistoriques des traces de plombage.

Il est d'ailleurs certain que l'homme des premiers âges n'a pas accepté avec sérénité son triste destin et qu'il a lutté sans trêve pour écarter de lui-même et des siens tout motif de souffrir. C'est un besoin naturel irrésistible qui existe même chez les animaux.

Mais l'homme, contrairement à l'animal, était capable de s'orienter vers le progrès. Peu à peu, le don d'observation s'est développé en lui et il a substitué insensiblement les lumières de l'intelligence aux inspirations brutales de l'instinct. De là est né l'art de guérir.

LES ÉGYPTIENS

C'est l'Égypte, le berceau des arts, la terre des merveilles, qui possède le document le plus ancien et le plus intéressant sur la thérapeutique médicale. Les livres sacrés des Juifs nous apprennent que Joseph, voyant son père expiré, commanda aux médecins qu'il avait à son service d'embaumer le corps de Jacob. Ceux-ci exécutèrent l'ordre qui leur avait été donné et cette opération dura quarante jours, parce que c'était la coutume d'employer ce temps. Ce passage de la Genèse démontre qu'il y avait en Égypte des hommes qui exerçaient la profession de médecins quand mourut ce patriarche, c'est-à-dire 1700 ans avant notre ère.

Cependant, l'origine de la médecine égyptienne est beaucoup plus ancienne, comme l'atteste le papyrus Ebers, ainsi nommé parce qu'il fut trouvé par le professeur Ebers à Louqsor en 1873. Le Dr Henrich Joachim le publia en 1890 en allemand.

Ce papyrus, le plus vieux document de médecine connu, est maintenant conservé dans la Bibliothèque

de l'Université de Leipsig. Il est rédigé en écriture hiératique et dépasse en importance tous les autres papyrus médicaux ; il a 20 mètres de long et le texte en est divisé en 108 sections.

D'après la plupart des auteurs, ce papyrus est moins un ouvrage original que le recueil des méthodes médicales qui se sont succédé dans la vieille Égypte de période en période. Commencé vers l'an 3700 avant notre ère et offert à Sa Majesté le roi Usaphaïs qui régnait à cette époque sur la haute et la basse Égypte, il fut terminé 1550 ans avant J.-C. et pieusement déposé par des mains inconnues à Létopolis aux pieds de la statue du dieu Anubis, celui qui ouvre les voies du ciel.

On trouve dans ce document de nombreux remèdes contre l'inflammation des gencives et le mal de dents. Un des plus populaires contre l'odontalgie consistait à mettre dans la carie de la poudre d'encens, ce parfum divin, ou bien à pulvériser de la jusquiame et à la pétrir avec du mastic. On plaçait la masse dans la partie supérieure de la dent et on répétait trois fois l'incantation. Pour fortifier les dents chancelantes, on préparait une pâte avec de la poudre de fruits de palmier, de la mine de plomb terreux et du miel et, avec cette pâte, on frottait les gencives vigoureusement. Quant aux gencives enflammées et saignantes, elles étaient guéries assez rapidement par un emplâtre fait avec de la graisse d'oie et du miel.

Nulle part il n'est fait mention de l'extraction : cette opération était cependant pratiquée puisque, comme nous le verrons plus loin, on la faisait subir à certains criminels.

En somme, la thérapeutique dentaire est encore, à ce moment, assez grossière. C'est beaucoup plus tard, vers 500 ans avant J.-C., qu'elle approchera davantage d'un art en devenant l'apanage de docteurs spéciaux. Voici ce que dit Hérodote d'Halicarnasse qui vint en Égypte 450 ans avant J.-C. : « L'Égypte est de nature un pays fort sain, et les Égyptiens se vantaient d'être les mieux portants de tous les mortels. Chaque mois, trois jours de suite, ils provoquaient des évacuations au moyen de vomitifs et de clystères. La médecine, chez eux, était partagée; les médecins s'occupaient chacun d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Ils abondaient en tous lieux, les uns pour les yeux, les autres pour la tête, *d'autres pour les dents*, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes. » On voit que les médecins spécialistes ne datent pas d'hier.

Il semble que les médecins dentistes du temps d'Hérodote connaissaient l'obturation des dents. On a trouvé, en effet, sur des momies qui paraissent dater de cette époque, des molaires qui portaient au milieu de la face triturante un point d'or enfoncé et rivé de telle sorte que les siècles n'ont pu encore détruire l'adhérence du métal avec l'ivoire.

Certains auteurs n'ont voulu voir là qu'un sujet d'ornementation parce que, indépendamment des amulettes et des joyaux déposés dans le cercueil, on a souvent constaté des traces de dorure et des garnitures d'or ou de métal appliquées directement sur les momies.

Mais les Égyptiens qui avaient au plus haut point, comme tous les peuples très raffinés, le goût du luxe et le désir de paraître, n'auraient point choisi pour des objets de parure des endroits aussi discrets que les grosses molaires. Il s'agit bien, en réalité, de caries dentaires obturées avec de l'or. Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes du meilleur monde venir faire appel à toutes les ressources de notre art pour que nous conservions en parfait état leurs dents antérieures, celles qu'on voit, et montrer une superbe indifférence pour leurs pauvres molaires délabrées, parce qu'on ne les voit pas. Comme la mode, l'esthétique a ses caprices.

La vieille Égypte connaissait aussi la prothèse dentaire. Les lois rigoureuses du pays punissaient de la perte des dents certains criminels. Ceux qui les perdaient naturellement devaient donc recourir à tous les artifices pour cacher un défaut qui pouvait compromettre leur réputation d'honnêtes gens. Belzoni, le savant égyptologue italien, a découvert dans des sarcophages égyptiens des dents artificielles grossièrement fabriquées, et Perrine, de New-York, donne la description de pièces prothétiques trouvées dans des bouches

de momies. Pour combler les vides des mâchoires, on employait souvent des dents de sycomore fixées par des fils d'or aux dents naturelles voisines.

C'est donc sur les bords du Nil qu'il faut placer l'origine de l'art dentaire. De l'Égypte, les pratiques médicales vont se répandre en Phénicie et en Grèce et, de là, chez les Étrusques et chez les Romains. Dans les arts comme dans les sciences, c'est toujours le peuple égyptien que nous rencontrons le premier sur la route du progrès social et son étonnante civilisation nous est attestée aujourd'hui encore par ces grandioses monuments dont

La masse indestructible a fatigué le temps.

LES CHINOIS

L'antiquité de la Chine est mêlée de traditions plus ou moins incertaines. Quelques auteurs ont pensé que les Chinois pourraient bien être une colonie égyptienne, mais il ne semble pas qu'on doive accepter leurs arguments sans réserves. Bref, la question est encore à résoudre.

Nous savons cependant que, chez les Chinois, l'étude de la matière médicale et de la pharmacologie est fort ancienne. L'empereur Chin-nong (esprit laboureur), 3216 avant J.-C., fut le premier à faire connaître à ses sujets les plantes utiles ou nuisibles. Il en étudia les différences avec le plus grand soin, et, comme l'écriture n'était pas encore inventée, il eut recours, pour conserver le souvenir de ses travaux, à des signes conventionnels formés par la combinaison d'un certain nombre de lignes droites ou brisées. L'empereur Houang-ty (2637 avant J.-C.) recueillit les doctrines médicales de son prédécesseur comme un pieux héritage et les consigna dans un livre qui est venu jusqu'à nous. C'est le

Nuei-King. M. le capitaine Dabry [1], qui fut consul de France à Hang-Kéou, a eu en mains cet ouvrage curieux et en a donné une traduction excellente.

La théorie médicale des Chinois a toujours été vague et mystique. « La médecine, disent-ils, ne peut rien que selon les vues et les desseins impénétrables du *tien* (ciel). L'homme ne peut expliquer ni la naissance, ni la mort; pour lui, tout est mystère. Incapable de sauver de la mort, la médecine sert seulement à prolonger l'existence, à guérir d'une foule de maux qui assiègent notre pauvre humanité, à fortifier la morale en prêchant la vertu et en proscrivant le vice qui est l'ennemi mortel de la santé. »

Nous allons maintenant suivre le traducteur.

Dans le *Nuei-King*, le chapitre XIII traite de l'odontalgie, le chapitre XIV des maladies des dents et des gencives, *ouai-ko* ou maladies externes.

Le froid est la cause la plus fréquente de l'odontalgie. Si elle est violente, on se trouvera bien de pulvériser de l'ail, de faire des pilules que l'on enveloppera dans du coton. Si la douleur de la dent est à gauche, on mettra la pilule dans l'oreille droite et réciproquement. Il sera d'ailleurs facile de prévenir et de guérir la carie dentaire en employant les excréments d'une chauve-souris qui se présentent sous la forme d'une poudre grossière

1. Le capitaine P. Dabry, *la Médecine chez les Chinois*.

brun foncé. La chauve-souris a toujours passé chez les Chinois pour avoir de hautes propriétés thérapeutiques.

Quand l'odontalgie se complique de gencives douloureuses et saignantes, il est recommandé de les frotter avec de l'urine d'enfant.

Il est curieux de constater la faveur dont a joui à travers les âges cet étrange remède. Chez les Chinois, à Rome, chez les Celtibériens, partout et à toutes les époques, on a attribué à l'urine des propriétés singulières ; les uns lui ont demandé de guérir leurs maux, les autres, comme les courtisanes romaines, de blanchir leurs dents. Il ne faut voir là qu'une manifestation de la bêtise humaine, affection réputée incurable.

Quand il y a excoriation des gencives, écoulement de mucosités purulentes, haleine fétide, la dent tombe ; elle est cariée et on y distingue parfaitement un petit trou. La racine aussi est gâtée. En arrachant la dent, on amène quelquefois avec elle un petit ver blanc ayant un point noir sur la tête. Il faut de suite donner au malade un remède qui fasse disparaître ces vers, sans quoi les autres dents peuvent être attaquées et tomber. Or, le meilleur remède est sans contredit l'arsenic.

En voici la formule :

Arsenic (pi-choang) : 1 gr. 80 ;
Houang-tan : 3 gr. 68.

Pulvériser ; avec eau faire une petite pilule, la mettre

près de la dent douloureuse, ou dans l'oreille, si l'on craint l'arsenic. Dormir ensuite. Guérison certaine.

Le procédé pour guérir les fractures simples du maxillaire inférieur ne manque pas non plus d'originalité. Avec les mains, on ramène les deux parties l'une auprès de l'autre, on applique alors un appareil en petits bambous qu'on laissera jusqu'à complète guérison. En même temps, on prend un poulet qu'on plume et qu'on désosse ; on ajoute quelques oignons, on pulvérise et on applique la poudre sur la partie malade. La guérison est certaine dans quinze jours pour un enfant, au bout d'un mois pour un adulte.

Pour blanchir les dents, on employait souvent une poudre à base de musc et de gingembre.

Mais de tous les procédés thérapeutiques, le plus en vogue était peut-être la cautérisation ignée que les médecins chinois appliquaient de préférence avec des aiguilles d'or et d'argent. Le manuel opératoire indiquait avec une grande précision les points d'élection où il fallait faire les piqûres, la profondeur à laquelle devait pénétrer l'aiguille et le temps nécessaire à l'opération. Il y avait vingt-six points différents pour les dents et six pour les gencives.

Le nombre de remèdes préconisés par le *Nuei-King* pour guérir les maladies des dents et des gencives est considérable. Mais ces exemples suffisent pour nous montrer combien la thérapeutique dentaire des Chinois,

à l'époque qui nous occupe, était encore peu sûre d'elle-même et avec quelle facilité elle accueillait, comme tout art naissant, les préjugés et les superstitions populaires.

Il convient d'ajouter que cette thérapeutique n'a fait et ne pouvait faire aucun progrès. C'est qu'en effet la Chine offre à notre observation le plus curieux exemple de l'immobilité. Depuis plus de 4.000 ans, son territoire, sa langue, sa religion, ses lois, ses mœurs sont demeurés sans le moindre changement. La Chine semblait comme isolée du reste des hommes et voilà que tout à coup, les gazettes nous apprennent qu'elle est secouée de fond en comble et qu'elle va subir à son tour l'inévitable évolution. Une lutte furieuse et sans merci est engagée entre les impériaux désemparés et les révolutionnaires. Mais rien ne peut arrêter la poussée républicaine dans son irrésistible élan, et aujourd'hui la Chine, transformée et devenue une moderne république, marche à de nouvelles destinées.

LES GRECS

L'art dentaire commence, chez les Grecs, aux extrêmes limites de l'histoire. D'après Cicéron, c'est Esculape ou Asclépias, troisième du nom, qui, le premier, conseilla l'extraction des dents. *Tertius Œsculapius, Arsippi et Arsinoæ filius, qui primus purgationem alvi dentisque evulsionem, ut ferunt, invenit.* (Cicéron, *De natura Deorum*, liv. III). Ce personnage mythique qui semble avoir vécu au XIIIe siècle avant notre ère fut considéré comme le plus grand médecin de son temps. On ne le croirait guère à lire le portrait qu'en a tracé le poète Desmoutiers :

Il ne marchait point escorté
D'un leste et brillant équipage ;
Il ignorait le doux langage
Des Nestors de la Faculté.
Il parlait sans point, sans virgule ;
On comprenait ce qu'il disait,
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissait.

Mais les poètes ont toujours agrémenté l'histoire d'une aimable fantaisie.

Quoi qu'il en soit, Esculape avait joui, de son vivant, d'une extrême popularité. Quand il mourut, les prêtres comprirent tout le profit qu'ils pouvaient en tirer et, sans délai, le consacrèrent dieu. Esculape devint le dieu guérisseur par excellence. En son honneur, ils prirent le nom d'Asclépiades et édifièrent des temples superbes où les malades superstitieux, toujours nombreux, venaient chercher la guérison. C'est à Cnide, à Cos, à Rhodes et à Cyrène que se trouvaient les principaux sanctuaires.

Mais les vrais descendants d'Esculape, les *médecins laïques,* gardèrent pieusement le secret des connaissances médicales dont ils avaient hérité et formèrent une caste particulière : c'est la famille des Asclépiades, dont plus tard sortira Hippocrate, et qui n'a rien de commun avec les Asclépiades religieux. Contrairement aux prêtres-médecins qui n'opéraient que dans les temples, ces médecins se déplaçaient volontiers et allaient dans les différentes villes exercer l'art de guérir.

C'est ainsi qu'Homère nous apprend que deux de ces médecins, Podalire et Machaon, fils d'Esculape, suivirent l'armée grecque dans ses expéditions lointaines. Les Troyens avaient aussi leurs médecins. Homère connaissait l'anatomie, et la précision avec laquelle il décrit les blessures lui a valu les éloges de Malgaigne.

Il signale les arcades dentaires qu'il appelle ἕρκος ὀδόντων, mais sa thérapeutique est encore bien rudimentaire et d'ailleurs limitée au traitement des blessures. Lorsque, d'un coup de poing, Ulysse fracasse la mâchoire d'Irus qui vomit du sang, tombe dans la poussière et se brise les dents, ἤλασ' ὀδόντας, toute la thérapeutique consistera pour le médecin à appliquer sur la plaie une racine amère, préalablement broyée, pour apaiser les *noires douleurs*, dessécher la plaie et arrêter l'hémorragie.

La période qui s'étend d'Homère à Hippocrate est pleine d'obscurités; l'histoire et la légende bien souvent se confondent. Les œuvres, qui auraient pu nous éclairer, nous sont parvenues mutilées par le temps. Quelques noms et quelques fragments nous permettent cependant de constater que l'art dentaire n'a pas été, à cette époque, tout à fait négligé.

Solon (640-558 av. J.-C.), celui dont les Grecs ont fait un des sept sages, s'intéresse particulièrement à l'évolution de la vie humaine qu'il divise en dix périodes. Il a observé le remplacement des dents de lait par les dents permanentes. « C'est à sept ans, dit-il, quand l'enfant est impubère et dans le premier âge, qu'on voit pousser et apparaître la rangée des dents. » Ses théories physiologiques seront reprises plus tard par Hippocrate.

Épicharme de Sicile (540-450 av. J.-C.), que Platon signale comme le meilleur représentant de la poésie plaisante, n'en fut pas moins un observateur très pers-

picace de toutes les manifestations de la pensée. Il était d'ailleurs poète et médecin et le passage suivant de Jamblique ne laisse aucun doute à cet égard. « Métrodore, fils d'Épicharmos et petit-fils de Thyrsus, fit connaître une grande partie de la doctrine médicale de son père, traduisit et expliqua ses livres. » C'est dans les œuvres d'Épicharme qu'on relève pour la première fois le mot γομφίος pour désigner une molaire et le mot κυνόδους pour désigner une canine. Déjà, à cette époque, on paraissait un peu fixé sur le rôle physiologique des dents.

A mesure qu'on approche du ve siècle, nous voyons les philosophes apporter dans l'étude des problèmes médicaux un tour d'esprit beaucoup plus scientifique. Il convient de citer plus particulièrement Diogène d'Apollonie et surtout Démocrite d'Abdère, avec lequel Cicéron ne trouve personne à comparer, non seulement pour l'élévation de l'esprit, mais encore pour la puissance de la pensée. Celui-ci a observé la chute des dents ; il en décrit les symptômes, mais il s'attache surtout à en rechercher les causes dont la principale est, pour lui, dans l'éruption précoce.

Nous voici enfin à Hippocrate (460-380 av. J.-C.). Né dans l'île de Cos au temps de la splendeur d'Athènes, il fit de nombreux voyages avant de se fixer en Grèce. Il mourut près de Larisse, dans un âge avancé. Avec lui, la médecine grecque va prendre un essor tout nouveau et devenir la première du monde. Hippocrate a compris que

la médecine ne fera de progrès que par la pratique d'une observation réfléchie et méthodique ; il porte de tous côtés une curiosité pénétrante ; mais, s'il décrit les symptômes des maladies avec force détails, il trouve surtout utile de remonter aux causes.

Hippocrate a étudié les dents au triple point de vue de l'anatomie, de la pathologie et de la thérapeutique. Il déclare que les dents apparaissent chez le fœtus au septième mois. « Les septièmes mois, chez les femmes enceintes, mettent les fœtus au premier point de leur développement. Les enfants âgés de sept mois présentent d'autres particularités, *et les dents commencent à se montrer.* » Il s'agit des dents de lait. Voici maintenant comment il en explique la chute et leur remplacement par les dents permanentes : « Les dents naissent les dernières pour ceci : la croissance s'en fait par les os de la tête et des mâchoires. Ce que ces os contiennent de glutineux et de gras, séché par le chaud, se consume, et les dents deviennent plus dures que les autres os parce qu'elles ne contiennent pas de froid. Les premières dents se forment par l'alimentation du fœtus dans la matrice et par l'allaitement de l'enfant après sa naissance. Le changement de la nourriture et des boissons les fait tomber ; la chute s'en opère lorsque sept années de la première alimentation se sont écoulées ; quelquefois même auparavant, quand elles proviennent d'une mauvaise nourriture ; pour la plupart, c'est à l'âge de sept ans.

L'enfant croît quand il est devenu formé et il devient surtout formé de sept à quatorze ans. C'est dans cet intervalle que naissent les plus grosses dents et toutes celles qui remplacent les dents de la nourriture dans la matrice. Il croît aussi jusqu'à la troisième semaine, où il devient un jeune homme, et jusqu'à la quatrième et la cinquième. Dans la quatrième semaine, *naissent chez la plupart des hommes deux dents dites de sagesse*, οὗτοι καλέονται σωφρονιστῆρες[1]. »

Remarquons, en passant, l'importance que donne Hippocrate à la division septénaire de la vie humaine. « L'âge de l'homme, dit-il, est de sept jours. » Il veut dire, par là, que le nombre de sept jours se retrouve dans les plus essentiels phénomènes de la vie. Nous avons vu que cette théorie avait été déjà soutenue par Solon.

Hippocrate a connu l'existence des vaisseaux dentaires. Ayant examiné l'os maxillaire inférieur, il a reconnu le pertuis qui donne entrée aux vaisseaux nourriciers. Mais il a cru que c'était le seul os qui reçût une veine et il fonde là-dessus une théorie singulière pour expliquer comment cet os, seul entre les autres, produisait les dents. A côté de données précises et vraiment judicieuses, nous rencontrons parfois chez Hippocrate des erreurs grossières : elles ne doivent pas nous étonner. Nous verrons en effet, plus loin, que deux autres

1. *Hip.*, éd. Littré, t. VIII, p. 599 et 601.

grands esprits de l'antiquité grecque, Aristote et Galien, ont fait une assez large part à l'ignorance ou à la superstition de leur temps.

La pathologie dentaire tient une grande place dans les œuvres d'Hippocrate. Les accidents de la dentition semblent l'intéresser d'une façon particulière. « A l'approche de la dentition, dit-il, il se produit des inquiétudes des gencives, des fièvres, des convulsions, des diarrhées, surtout pendant la sortie des dents canines. Les enfants qui dans la dentition, vont souvent du ventre, sont moins sujets aux convulsions que ceux qui vont peu. De même, une fièvre aiguë, survenant chez un enfant pendant la dentition, prévient presque toujours les convulsions [1] ». L'épidémie de Périnthe lui fournit l'occasion d'étudier les désordres occasionnés par les dents de sagesse, ainsi que les lésions de voisinage qui peuvent en être la conséquence. « Il y en eut qui avaient une dent cariée, particulièrement la troisième d'en haut, *cette dent se trouve cariée de préférence à toutes les autres*. Là se fixait une douleur et parfois il se formait tout autour de la suppuration. Hégésiastratios avait une suppuration près de l'œil ; il se forma une suppuration vers la dernière dent ; un pus épais venait par les narines ; à la gencive, des lambeaux de chair petits, ronds, se détachèrent. *A la troisième dent, les sup-*

1. *Hip.*, éd. Littré, t. VIII, p. 545.

purations sont plus fréquentes qu'à toutes les autres, et le flux épais des narines, ainsi que les douleurs des tempes proviennent de cette dent [1]. »

Hippocrate signale encore les abcès alvéolaires, la nécrose des maxillaires et les périostites aiguës accompagnées d'une fièvre assez intense pour mettre la vie en danger. Il cite le cas d'un enfant, atteint d'une affection phagédénique, qui perdit les dents d'en bas et d'en haut et chez lequel la sortie d'un os de la voûte palatine causa l'affaissement du nez en son milieu. Au livre II du *Prorrhétique*, il recommande de bien examiner chez ceux qui ont une ulcération de longue durée sur le côté de la langue, s'il n'y a pas, de ce même côté, quelque dent qui ait une pointe. N'est-ce pas là un conseil excellent ?

Voici maintenant l'étiologie qu'il donne de la carie dentaire : « Le froid est l'ennemi des dents ; celles-ci deviennent douloureuses par suite de l'amas du phlegme sous les racines. La carie survient parce qu'elles sont rongées par ce phlegme ou par les débris alimentaires ; elle frappe de préférence les plus faibles, les moins adhérentes [2]. » Cette pathogénie sera adoptée par tous les médecins grecs qui suivront.

Quant à sa thérapeutique, elle est variée, mais singulière. Contre l'odontalgie et les fluxions, Hippocrate

1. *Hip.*, éd. Littré, t. V, p. 157 et 159.
2. *Ibid.*, t. VI, p. 211.

recommande les gargarismes de castoreum et de poivre. La femme d'Aspasios éprouva une douleur de dents très violente ; ses mâchoires se gonflèrent ; ayant usé d'un collutoire composé de castoreum et de poivre, elle fut tout à fait soulagée. Contre les abcès de la bouche, il préconise la bouillie de lentilles. Une saignée générale et des applications d'aloès d'Égypte guériront les inflammations phlegmoneuses des gencives. Quant à l'extraction, le remède héroïque, Hippocrate se montre d'une prudence extrême : « Pour les douleurs causées par les dents, dit-il, si la dent est cariée et branlante, il faut l'ôter ; si, sans être ni cariée, ni branlante, elle excite cependant de la douleur, il faut la dessécher en la brûlant, les masticatoires servent aussi[1]. » Les médecins de l'antiquité ont toujours considéré l'extraction comme une opération extrêmement dangereuse ; aussi ne la pratiquaient ils que lorsqu'elle était devenue tout à fait nécessaire et très facile.

Hippocrate connaissait très bien les fractures de la mâchoire inférieure. Voici le traitement qu'il employait pour une fracture avec déplacement : « Si les dents du lieu de la lésion sont déviées et déplacées, il faut, après la coaptation, les joindre l'une à l'autre jusqu'à la consolidation avec un fil d'or, de préférence, sinon avec un fil de lin. La coaptation opérée, on attache les dents

1. *Hip.*, éd. Littré, t. VI, p. 211.

ensemble. Ensuite, on prend du cuir de Carthage, on en coupe une lanière ayant une largeur de trois doigts ou la largeur qui conviendra ; on enduit la mâchoire de gomme, et, avec de la colle, on fixe l'extrémité de la lanière vers l'endroit de la fracture en rave, en laissant entre la lanière et la lésion un intervalle d'un doigt ou un peu plus. Cette lanière passe par-dessous la mâchoire ; elle doit avoir une incision dans la direction du menton afin d'en embrasser la pointe. Une autre lanière semblable ou un peu plus large sera collée vers le haut de la mâchoire. Elle sera fendue aussi afin d'embrasser l'oreille. Puis, on tendra les lanières, un peu plus celle qui embrasse le menton afin de prévenir autant que possible le chevauchement des fragments, et on liera les lanières sur le sommet de la tête Enfin, on roulera une bande autour du front et on assujettira l'appareil avec un surtout, comme c'est la règle, afin de maintenir le bandage. Le blessé restera couché sur le côté sain de la mâchoire, s'appuyant, non sur la mâchoire, mais sur la tête. On le tiendra à la diète pendant dix jours, puis on le restaurera sans lenteur, car, s'il ne survient pas d'inflammation dans les premiers jours, la mâchoire se consolide en vingt [1]. »

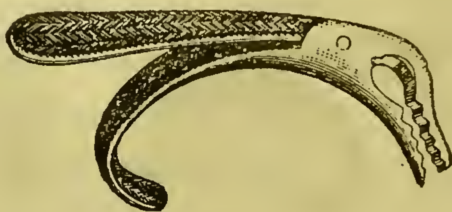
L'œuvre d'Hippocrate est considérable. Son nom domine les autres de si haut qu'il a pu, sans conteste,

1. *Hip.*, éd. Littré, t. IV, p. 147 et 149.

être appelé le Père de la médecine. Il serait injuste, cependant, d'oublier tout ce qu'ont fait ses devanciers. Le grand mérite d'Hippocrate a été d'avoir fait la synthèse du passé et d'avoir préparé l'avenir. Il eut pour fils Thessalus et Dracon et, pour gendre, Polybe, qui lui succéda dans l'enseignement de la médecine à Cos.

« La physiologie, a dit Littré, naquit de la médecine, à peu près vers l'époque où florissait Hippocrate. Toutefois, le premier travail physiologique qui nous soit parvenu appartient à Aristote et ce premier travail est un chef-d'œuvre. » Aristote, né à Stagyre en 384 et mort à Chalcis en 322 avant J.-C., devait donner à l'anatomie comparée et à la physiologie une forme précise. Il disséqua un grand nombre d'animaux et établit entre leur structure et celle du corps de l'homme une étude comparative qui fait aujourd'hui encore notre admiration. L'étude des dents, si importante d'ailleurs en zoologie, fut pour lui l'objet d'une attention particulière. Il en décrit d'abord l'évolution : « Les enfants ne commencent qu'au septième mois à pousser des dents. Naturellement ce sont celles de devant qui percent les premières. Tantôt ce sont celles d'en haut qui viennent avant les autres, tantôt ce sont celles d'en bas. Mais toujours elles poussent plus vite chez les enfants dont les nourrices ont un lait plus chaud. » Ces dents de lait vont tomber et seront remplacées par les dents permanentes ; quant aux dents de sagesse, leur évolution est

assez irrégulière. « Les molaires, dit il, qu'on appelle crantères (*dents de sagesse*), ne poussent chez l'homme que les dernières, d'ordinaire vers vingt ans pour les hommes et pour les femmes également. On a déjà vu quelques femmes à qui des molaires ont poussé à l'âge de quatre-vingts ans ; mais cette pousse était très douloureuse. On l'a vu aussi chez des hommes ; mais ce phénomène ne se produit que quand, dans sa jeunesse, on n'a point eu de crantères (*dents de sagesse*). » Il en



Odontagogue, davier commun des anciens, d'après Scultet

précise ensuite le rôle physiologique : « Dans les mâchoires sont placées les dents, espèce d'os qui, en un sens, n'est pas percé et qui est percé en un autre sens. Les dents présentent des variantes suivant les espèces animales, les unes ont une structure et une disposition telles qu'elles ne peuvent servir qu'à la mastication. Les autres sont des instruments de défense. Chez l'homme elles servent à l'alimentation : les incisives coupent, les molaires broient, les canines qui sont en partie élargies et en partie aiguës, parti-

cipent des unes et des autres : elles servent également à la parole [1] ». — « Les dents, dit-il encore, sont naturellement de la couleur des os. Aussi les hommes de couleur noire, comme les Éthiopiens et les peuples de même race, ont les dents blanches comme leurs os, tandis que les ongles sont noirs comme tout le reste de leur peau. » Cette observation qui a été faite pour la première fois par Aristote est exacte et curieuse.

L'état du système dentaire fournit à Aristote un pro-



Rhizagre antique ou pince à racines, d'après Scultet

nostic pour la longévité : « Ceux qui ont un plus grand nombre de dents, dit-il, sont en général aussi d'une existence plus longue, de même que ceux qui ont moins de dents et des dents plus écartées vivent moins longtemps. Les mâles ont plus de dents que les femelles, aussi bien chez l'homme que chez les moutons, les chèvres et les porcs. »

Quant à l'extraction, il observe la même réserve

1. Aristote, *Histoire des animaux*, éd. Barthélemy Saint-Hilaire, liv. II, chap. III.

qu'Hippocrate. Voici comment, dans *le Traité de la Mécanique*, il juge cette opération : « Il n'y a aucune raison pour que les médecins extraient plus facilement les dents en ajoutant le poids du forceps (*davier*) qu'en faisant usage de la main seule. Peut-on dire que cela se produit parce que la dent échappe plus facilement de la main que de l'instrument ? Mais, c'est le contraire qui doit arriver. Le forceps (*davier*) est composé d'un double levier qui permet de mobiliser la dent ; après quoi, il est plus aisé de l'extraire avec la main qu'avec l'instrument. »

Dioclès de Caryste, qui vivait au IIIe siècle avant notre ère, fut le plus célèbre de tous les élèves d'Hippocrate et l'un des premiers praticiens de son temps. Pline ne craint pas de le comparer à Hippocrate. Comme son maître, il se montra un adversaire de l'extraction. Le règne végétal formait la base de sa thérapeutique ; contre le mal de dents, il préconisait surtout un collutoire composé de gomme de cèdre et de safran.

A cette époque, il faut encore citer deux médecins remarquables : Érasistrate d'Elis et Hiérophile de Chalcédoine, qui devinrent chefs d'école. Les hiérophiléens étaient plus fidèles aux doctrines d'Hippocrate, les partisans d'Érasistrate se montrèrent beaucoup plus novateurs.

Érasistrate, petit-fils d'Aristote, médecin de Séleucus Nicator, roi de Syrie, 350 ans avant l'ère chré-

tienne, vécut longtemps à Alexandrie qui était devenue le centre du monde savant. En chirurgie, il se montra très hardi opérateur et n'eut de craintes que pour l'extraction. Dans son ouvrage *Trois livres de l'embellissement du corps humain en 1582*, Jean Liébaut rapporte que les anciens « faisaient si grand cas de leurs dents, qu'ils ne les tiraient ni arrachaient jamais qu'elles ne branlassent quasi d'elles-mêmes. En témoignage et advertissement de quoy, au temple d'Appolo y avait une tenaille à tirer les dents, faicte de plomb, c'est-à-dire sans force ni violence aucune ; autrement non ». Or, Cœlius Aurelianus prétend que c'est Érasistrate qui fit déposer dans le temple de Delphes cet emblème de prudence.

Hiérophile, né à Chalcédoine 334 avant J.-C., vint s'établir à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Soter. Le premier de tous les médecins, il fit des expériences sur des criminels vivants que lui fournissait Ptolémée. Mais, comme tous ses contemporains, il redoutait l'extraction. Il raconte d'ailleurs qu'il a vu des individus mourir de cette opération.

La médecine grecque va maintenant subir une période d'affaiblissement qui durera deux siècles. Tandis que la Grèce est violemment troublée par les guerres civiles, Rome grandit et se prépare à conquérir le monde. Déjà maîtresse de l'Italie, elle tourne ses regards vers l'Orient. En 146 avant J.-C., elle bat les Achéens à Scarphée

et s'empare de Corinthe. La Grèce, définitivement vaincue, est réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe.

C'est au Ier siècle de notre ère que la médecine grecque, transplantée à Rome comme d'ailleurs toute la vie hellénique, va se relever et briller d'un vif éclat avec Claude Galien (131-201 ap. J.-C.). Né à Pergame, dans l'Asie Mineure, il mourut, d'après Suidas, dans sa patrie, à l'âge de soixante-dix ans. Son père, Nicon, sénateur de Pergame, lui avait donné le nom de Galien, c'est-à-dire doux, à cause de son aimable caractère. Vers l'âge de dix-sept ans, il se livra à l'étude de la médecine et, pour s'instruire, fit de nombreux voyages, presque toujours à pied. Il resta plusieurs années à l'école d'Alexandrie où régnait encore l'enseignement créé par Érasistrate et Hiérophile. Il vint s'établir à Rome à l'âge de trente-sept ans et abandonna la chirurgie pour se consacrer exclusivement à la médecine.

Au point de vue dentaire, Galien ne se contenta pas de rééditer Hippocrate et Aristote ; s'il fit siennes les théories de ses illustres prédécesseurs, il sut les exposer avec une précision remarquable et les augmenta de sa propre expérience.

En anatomie, il divise, comme Aristote, les dents en incisives, canines et maxillaires : « Pourquoi avons-nous précisément trente-deux dents, fixées seize sur un rang à chaque mâchoire, celles de devant nommées

incisives, tranchantes et larges, capables de couper en mordant ; à leur suite, les canines, larges à la base, acérées au sommet, capables de briser les corps trop durs que n'auraient pu couper les incisives, puis les mâchelières qu'on nomme aussi molaires, raboteuses et larges, dures et longues, faites pour triturer exactement les aliments coupés par les incisives ou brisés par les canines [1]. » Il démontre que les dents sont des os, que leur dureté et leur structure ne permettent point de les ranger à côté d'autres organes, qu'elles reçoivent des veines et surtout des nerfs qui viennent du cerveau, ce qui explique leur grande sensibilité. Le premier, il établit que la pulpe est l'élément nourricier de la dent.

Galien s'étend assez longuement sur la pathologie du système dentaire. Il est d'abord frappé par les dispositions vicieuses que peuvent présenter les dents. « Les dents, dit-il, sont parfois placées de telle sorte qu'elles se correspondent irrégulièrement, les incisives du haut ne répondant plus à celles du bas. Cette disposition s'observe surtout chez les individus qui présentent une forme particulière de la face et une tendance marquée aux suppurations des narines. » Comme Hippocrate, il admet que le froid est l'ennemi des dents. Celles-ci sont le siège de douleurs superficielles et profondes, et même de douleurs spontanées. Cette sensibilité réside

1. Galien, *Utilité des parties du corps*, chap. XI.

dans le petit nerf que contient la racine. Pour lui, la carie provient de quelque humeur viciée qu'on doit dessécher, si elle n'est pas trop abondante, et non de l'usage immodéré du lait, comme on le croyait communément de son temps. Les dents qui n'ont pas d'antagonistes s'allongent et deviennent mobiles ; ce phénomène s'observe surtout chez les personnes âgées qui ne se nourrissent plus d'une façon suffisante.

La thérapeutique de Galien est très variée, mais souvent incertaine. Contre l'odontalgie, Galien vante surtout les bains de vapeur et les préparations de jusquiame. Si la douleur persiste, *on perfore la dent avec un petit trépan* et, dans l'orifice qu'on vient de faire, on introduit au moyen d'une sonde les remèdes appropriés. Si enfin cette méthode échoue et qu'on juge nécessaire d'enlever la dent, on applique sur celle-ci de la poudre de pyrèthre avec du fort vinaigre, après avoir au préalable garanti les autres dents contre l'action du caustique en les couvrant de cire. Au bout d'une heure, la dent est tellement mobile qu'on peut l'extraire facilement avec des pinces ou même avec les doigts. Malgré la facilité de l'opération, Galien donne cependant le conseil de commencer toujours par écarter la gencive. Quand une dent est détachée à la suite d'un coup, ou autrement, et qu'elle dépasse le niveau des autres, il faut en limer toute la portion saillante : à cet effet, on emploie une petite lime et l'on tient la dent entre deux

doigts pour ne pas augmenter sa mobilité ; dès que la douleur apparaît, on suspend l'opération et l'on recommence au bout de quelques jours. Contre la fétidité de l'haleine, il préconise l'ellébore noir ou le gingembre. Pour faciliter la dentition, il recommande un collutoire au lait de chienne et à la cervelle de lièvre, ou bien de suspendre au cou de l'enfant la corne desséchée d'un vieux colimaçon. Galien a laissé un grand nombre de formules de préparations dentifrices.

Oribase (325-400 ap. J.-C.), né à Pergame, fut élève de Zénon de Chypre et acquit une grande réputation dans l'exercice de son art. Devenu l'ami et le confident de Julien l'Apostat qui l'emmena avec lui dans les Gaules en 355, il fit, sur la demande de ce prince, un abrégé excellent des écrits de Galien. Dans ses ouvrages dont la plupart sont parvenus jusqu'à nous, il a traité longuement des accidents de la dentition et des maladies des maxillaires et des gencives. Pour lui, l'odontalgie est occasionnée par la sécheresse ou l'humidité exagérée des nerfs dentaires. Parmi les choses qui appartiennent en propre à Oribase, il faut citer la découverte et la description des glandes salivaires : « Sur les deux côtés de ce ligament (*frein de la langue*), vous trouverez, dit-il, les orifices des vaisseaux, dits salivaires, dans lesquels on peut introduire une sonde à deux boutons : ces vaisseaux prennent leur origine à la base de la langue. »

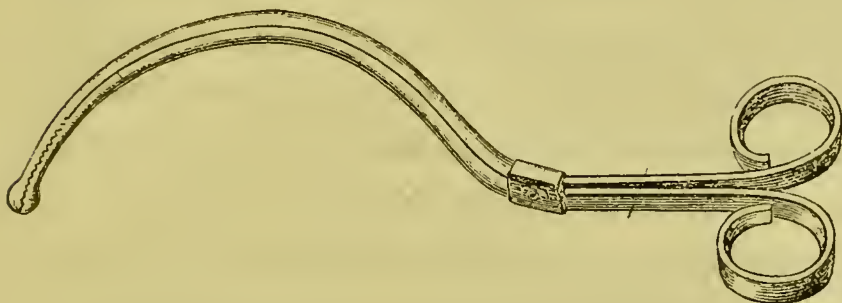
Aétius (517-565 ap. J.-C.) naquit à Amida, en Mésopo-

tamie. Il était chrétien. Après avoir étudié la médecine à l'école d'Alexandrie, il revint à Constantinople où il fut attaché à la cour des empereurs comme chef des vivres. On a de lui, sous le titre de *Tetrabiblos*, une vaste compilation qui est comme le résumé des connaissances médicales de cette époque. Le livre VIII est consacré aux dents. Aétius dit que les dents sont ouvertes à leurs racines ; par cette ouverture, passent de petits nerfs qui viennent du trijumeau ; c'est pour cette raison que les dents sont les seuls os qui puissent devenir par eux-mêmes douloureux. Pour favoriser l'éruption des molaires, il conseille de suspendre au cou de l'enfant une dent de vipère mâle. Les dents ne cessent de croître jusqu'à la vieillesse par le dépôt qui a lieu du suc nerveux dans leur intérieur; mais, à ce moment, la nutrition ne se fait plus en elles : aussi deviennent-elles branlantes et leur chute est fatale. Aétius estime que l'odontalgie est produite par la surabondance ou le manque de principe nutritif ; cette double considération devra servir de guide dans le choix des remèdes. Il veut qu'on excise les abcès de la gencive, parce qu'une simple incision est généralement insuffisante et qu'il en résulte souvent des fistules. Si une dent cariée ne guérit pas par les remèdes appropriés, il devient nécessaire de l'extraire. Pour l'extraction, le limage et le traitement de la carie, Aétius n'a fait que copier Galien.

Alexandre de Tralles (525-605 ap. J.-C.), né à Tralles,

ville de Lydie, fut considéré comme l'un des meilleurs médecins de son temps. Son principal ouvrage traite de toutes les maladies, depuis celles de la tête jusqu'à celles du pied. C'est dans le livre III qu'il s'occupe des dents. Mais il ne semble pas avoir fait preuve d'une grande originalité. C'est à Galien qu'il a fait les plus larges emprunts.

Paul d'Égine, né au VIIe siècle à Égine, petite île située dans le golfe d'Athènes, étudia la médecine à Alexandrie



Acanthobolos de Paul d'Égine, d'après Scultet

peu avant la destruction de cette ville par les Arabes en 640. Il devint célèbre en Asie Mineure comme chirurgien et même comme accoucheur. Au point de vue dentaire, il mit à profit Hippocrate et Galien, mais s'écarta souvent de ses modèles, pour substituer à leur doctrine les résultats de ses propres travaux. Il semble que Paul d'Égine se soit montré plus hardi que ses prédécesseurs pour l'extraction. Il conseille de détacher d'abord la dent de la gencive jusqu'au bord alvéolaire, de la saisir ensuite avec le rhizagre, de l'ébranler assez fortement et enfin de l'extraire en la tirant de bas en

haut. Si la dent est cariée, on en remplit la cavité avec un petit rouleau de charpie, afin qu'elle ne se brise pas sous l'instrument. Il préconise le limage pour diminuer les dents trop saillantes ainsi que pour détruire les angles aigus de celles qui ont été cassées. Paul d'Égine établit nettement la différence qui existe entre l'épulis, tuméfaction de la gencive et la parulie, abcès de la gencive. Pour enlever l'épulis, on la saisit avec des crochets et des pinces et on la coupe avec le bistouri. Quant à l'abcès de la gencive, on le cerne avec l'instrument tranchant, quoiqu'une simple incision suffise quelquefois à amener la guérison. Après ces opérations, le malade se rince la bouche avec du vin et de l'oxycrat et l'on applique des fleurs de cuivre ; s'il survient un abcès. il faut cautériser. Pour la carie dentaire. Paul d'Égine accepte la théorie de Galien.

« C'est Paul d'Égine, dit M. René Briau, qui ferme l'ère de la médecine grecque classique, en la résumant tout entière d'une manière concise, il est vrai, mais aussi complète que possible. Après notre auteur, l'école grecque est finie et la science tombe dans les ténèbres du moyen âge pour ne plus projeter de lumières que bien des siècles après, lorsque refleuriront les lettres grecques dans l'Occident de l'Europe. »

La plupart des médecins que nous venons de passer en revue ne parlent pas de la prothèse dentaire. Cependant les Grecs la connaissaient. Ils avaient d'ailleurs un trop grand souci de l'esthétique pour accepter, sans

rémission, la perte du plus bel ornement du visage. La littérature et les tombeaux nous fournissent à ce sujet de précieux documents. Nous avons vu qu'Hippocrate recommande de fixer avec un fil d'or les dents devenues branlantes, soit par traumatisme, soit spontanément. Cette opération était devenue de pratique courante. Lucien (125-192 ap. J.-C.), qui fut contemporain de Galien, la signale en ces termes dans *le Maître de rhétorique:* « Peu après, je devins l'amant d'une femme âgée et je vécus assez grassement à ses dépens, en feignant d'être amoureux de cette beauté septuagénaire à laquelle il ne restait plus que quatre dents attachées avec un fil d'or. La pauvreté m'obligeait de subir ce rude travail et me faisait trouver délicieux ces baisers froids cueillis sur le bord d'un cercueil. »

Tischbein, peintre d'histoire allemand, parle avec admiration, dans son ouvrage *Peintures de vases* (t. I, p. 63), de la trouvaille faite dans un tombeau grec de date très ancienne. Il s'agit d'une pièce prothétique composée de sept dents réunies par un fil d'or. On devine aisément avec quel soin il a fallu préparer la bouche pour y adapter un semblable appareil.

Le Dr Deneffe[1] donne la description d'un appareil trouvé dans un tombeau à Tanagra, aujourd'hui Scamino, ancienne ville de Béotie. Cette pièce dentaire

1. Dr Deneffe, *la Prothèse dentaire dans l'antiquité*, p. 26.

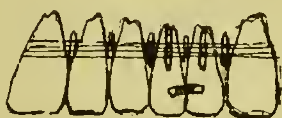
est constituée par une bandelette d'un or très pur, très malléable, mesurant environ cinq millimètres de hauteur et qui se replie sur elle-même pour former un anneau elliptique. Elle devait fixer deux incisives vacillantes médianes, en les serrant entre ses deux lamelles qui prenaient leur point d'appui sur les deux incisives externes bien fermes. Les quatre dents incisives étaient donc enserrées entre les deux lamelles d'or qui tapissaient leur base en avant et en arrière. C'était un appareil de contention. On croit que cette pièce prothétique date du IVe siècle avant notre ère.

Il convient de citer encore, à cause des relations si étroites qu'avaient les Grecs avec les Phéniciens, la découverte faite en 1861 par le Dr Gaillardot dans une nécropole de Saïda, ville de Syrie. Voici la description qu'en a donnée Renan[1] : « C'est une portion de mâchoire supérieure de femme présentant les deux canines et les quatre incisives réunies par un fil d'or. Deux de ces incisives paraissent avoir appartenu à un autre sujet et avoir été placées là pour remplacer celles qui manquaient. » Cette pièce curieuse, qui remonte au Ve siècle avant J.-C., se trouve au musée du Louvre dans la section des antiquités asiatiques. Le dentier seul existe, la mâchoire a disparu complètement.

Cette rapide étude montre le soin qu'ont apporté les

1. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 472.

médecins grecs dans l'étude des maladies de la bouche et des dents. Ils ont nettement établi les variétés des dents et déterminé le rôle physiologique de chacune d'elles. Ils savent que les dents sont ouvertes à leurs racines et qu'elles reçoivent par ces ouvertures des vaisseaux et des nerfs : qu'elles sont très sensibles au froid, qu'elles peuvent subir des altérations ulcéreuses (carie) et devenir branlantes, surtout avec l'âge. Ils ont



Appareil dessiné d'après l'ouvrage de Renan : *Mission de Phénicie*

constaté que leur éruption et particulièrement celle de la dent de sagesse s'accompagne parfois de phénomènes pathologiques graves, même à distance. Ils ont des notions précises sur les maladies des gencives et des maxillaires. Leur thérapeutique, à vrai dire, est assez incertaine et parfois un peu mystique, mais, à côté d'erreurs grossières qui sont la marque du temps, on trouve souvent des conseils d'une extrême justesse. Quant à la prothèse, les documents que nous possédons nous permettent de conclure qu'elle fut cultivée avec le plus grand soin dans l'antiquité grecque.

LES ROMAINS

Chez les Romains, comme chez les peuples que nous venons de passer en revue, les dents ont fixé de tout temps l'attention. Le loi des Douze Tables, qui fut rédigée en 451 avant notre ère par les décemvirs, et qui résume jusqu'à l'année 304 de Rome son histoire politique, civile et religieuse, nous fournit à ce sujet le plus ancien document.

La table X, article XV (*De jure sacro*), défend d'enfouir de l'or avec un cadavre ; mais, *si les dents du mort sont attachées avec de l'or*, on pourra l'ensevelir ou le brûler sans le lui ôter. *Aurum, quoquo modo adhiberi possit, a funere omnino removetor : ast si dentes alicujus auro essent vincti, cum ossibus id ipsum urere aut sepelire jus esto.* Il s'agit bien ici de fausses dents destinées à remplacer celles qu'on a perdues et qu'on attache avec de l'or.

Une autre table, la table VII, article X (*De delictis*), détermine en ces termes la perte d'une dent : *Si quis dentem ex gingiva excusserit libero homini, trecentis;*

servo centum et quinquaginta assibus multator. Que celui qui, par quelque coup violent, aura fait sauter la dent de quelqu'un hors de la gencive, paie une amende de 300 as, si l'offensé est un homme libre, ou de 150, si c'est un esclave. Les contemporains de Caton n'étaient pas très épris d'égalité et de fraternité.

L'histoire nous apprend que les Romains appréciaient les plaisirs de la table d'une façon particulière. Ils avaient des salles à manger d'hiver et d'été, mais ils mangeaient de préférence en plein air, et, quand la saison était clémente, c'est sous le ciel, au milieu des fleurs, aux parfums enivrants, qu'ils prenaient les repas, toujours très longs. Leur appétit était légendaire. Or, pour bien manger, il faut de bonnes dents ; une bouche sans dents, a-t-on dit, est comme un moulin sans meule. Il est donc naturel que les Romains aient eu le souci de conserver les leurs dans le meilleur état. Ils y tenaient aussi à cause de la difformité que laisse leur abence, et, dès les premiers temps de Rome, nous voyons les auteurs classiques, comme les médecins, se préoccuper de l'appareil dentaire.

Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.), l'inexorable censeur, utilisant les loisirs que lui laissaient la politique et la guerre, avait écrit et publié, pour l'instruction de son fils aîné, une espèce d'encyclopédie où il traitait de la médecine, de l'éloquence, de l'agriculture et de l'art militaire. Quelques auteurs disent même qu'il

pratiquait par occasion la médecine. Quand il fut nommé préteur en Sardaigne, il profita de son passage au pouvoir pour s'assurer l'immortalité et se fit élever une statue dans le temple d'Esculape. Il a laissé un recueil de recettes pour toutes les maladies, même pour le mal de dents. Il préconisait contre l'odontalgie une mixture faite avec du chou frisé.

A l'époque de Caton, la médecine était libre à Rome, et chacun donnait aux malades les soins qu'il jugeait utiles. Cette médecine, essentiellement populaire, était surtout faite d'empirisme grossier. Les malades désespérés étaient exposés devant leurs maisons, afin que les passants pussent donner leur avis sur leur cas. C'est seulement à la fin de la République romaine et au commencement de l'Empire que la médecine devint une profession spéciale, régulière et salariée. Il y eut alors à Rome et dans les plus grandes villes plusieurs classes de médecins :

1° Les archiâtres palatins, premiers médecins de l'empereur ;

2° Les archiâtres commissionnés des deux villes impériales et des municipes ;

3° Les archiâtres pour le service d'établissements particuliers comme le xyste dans lequel les athlètes s'exerçaient à la lutte et les archiâtres pour le personnel attaché au temple de Vesta ;

4° Enfin, les archiâtres populaires, *Archiatri populares*,

de beaucoup les plus nombreux. Ceux-ci formaient un collège Pour être nommé archiâtre, c'est-à-dire médecin,il fallait être proposé par les municipalités. Le collège des archiâtres s'assurait alors de la capacité du candidat et l'admettait à la pluralité des voix. Il semble cependant que ces graves examinateurs commettaient parfois de singulières méprises, si l'on en croit Martial qui appréciait ainsi un chirurgien de son temps :

Chirurgus fuerat, nunc est vespillo Diaulus ;
Cœpit, quo poterat, clinicus esse modo.

« Diaulus était chirurgien, maintenant il est croque-mort ; il fait de la clinique à sa manière. »

Mais les médecins ont eu de tout temps le privilège d'exciter la verve des écrivains.

Marcus Tullius Cicéron (106-43 av. J.-C.), dont le nom est devenu synonyme de l'éloquence elle-même, ne pouvait manquait d'apprécier les bienfaits d'une excellente dentition. Chez les Romains, comme chez les Grecs, « tout dépendait du peuple et le peuple dépendait de la parole ». Or, nous savons que les dents jouent un rôle très important dans la formation de la parole, puisque les consonnes appelées dentales et les sifflantes ne peuvent se produire qu'avec le concours des dents. On peut même affirmer que jamais un discours éloquent n'est sorti d une bouche édentée. C'est pourquoi Cicéron recommande, à plusieurs reprises, de prendre de l'appa-

reil dentaire un soin particulier et, dans une de ses lettres, il raille ceux dont la bouche en mauvais état exhale une odeur fétide : « *Odor quem, ut aiunt, ne bestiolæ quidem ferre possunt.* Les mouches elles-mêmes ne peuvent supporter une pareille odeur. »

Le poète Lucrèce (97-55 av. J.-C.) a étudié, dans le livre V de son merveilleux poème, certains phénomènes



Vase de pharmacie de l'époque romaine symbolisant le mal de dents [1]
(Collection du Dr Hamonic)

de l'évolution dentaire. Il parle de l'époque où l'âge semble commander aux dents de tomber :

Nec minus in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore...

Un peu plus loin, dans le même livre, il fait remarquer que l'hiver est préjudiciable aux dents :

Tandem Bruma niveis affert, pigrumque rigorem
Reddit; Hyems sequitur, crepitans ac dentibus Algu.

1. Ce vase, dont le Dr Hamonic a bien voulu nous communiquer la photographie, fait partie de sa collection de récipients pharmaceutiques découverts à Lenta (Afrique).

« Puis enfin le solstice nous apporte les neiges, nous ramène les gelées engourdissantes, suivi bientôt de l'hiver et du froid préjudiciable aux dents. »

Musa Antoine, qui vivait au Ier siècle avant notre ère, fut un vrai médecin. Sa réputation était très grande. Médecin d'Auguste, il avait guéri son illustre client d'une affection du foie en lui faisant suivre un traitement hydrothérapique à l'eau froide, malgré l'usage classique de remèdes chauds restés d'ailleurs inefficaces. En thérapeutique dentaire, il variait les moyens curatifs suivant que l'odontalgie était lente ou rapide. En cas de douleurs périostiques, il pratiquait des scarifications sur les gencives. Pour les ulcérations de la bouche, il préconisait la diète, les évacuants et les dépuratifs.

Mais c'est avec Celse (Celsus, Cornelius, Aulus), surnommé l'Hippocrate latin, que nous allons avoir des renseignements beaucoup plus précis sur la pratique de l'art dentaire à Rome. La vie de Celse est entourée d'obscurités. On ne peut préciser ni le lieu de sa naissance, ni l'époque où il vécut. Cœlius Rhodiginus le fait naître à Vérone, d'autres lui assignent Rome pour patrie. On croit communément qu'il résida à Rome dans la première moitié du siècle d'Auguste. Était-il médecin? Les opinions sont contradictoires. Dans son principal ouvrage *De re medica*, il traite aussi de l'agriculture, de la rhétorique, de l'art militaire, et c'est pourquoi quelques auteurs n'ont voulu voir en lui qu'un

vulgarisateur. Mais il donne des indications thérapeutiques si judicieuses, il discute les méthodes médicales avec une telle netteté que la plupart le considèrent comme un médecin et, ainsi que le dit un de ses commentateurs, « on l'y surprend en flagrant délit de pratique médicale ». Voici en quels termes Celse expose sa profession de foi : « Je pense que la médecine doit être rationnelle, en ne puisant cependant ses indications que dans les causes évidentes, la recherche des causes occultes pouvant exercer l'esprit du médecin, mais devant être bannie de la pratique de l'art. Je pense aussi qu'il est à la fois inutile et cruel d'ouvrir des corps vivants, mais qu'il est nécessaire, à ceux qui cultivent la science, de se livrer à la dissection des cadavres, car ils doivent connaître le siège et la disposition des organes, objets que les cadavres nous représentent plus exactement que l'homme vivant blessé. »

Plusieurs chapitres de l'ouvrage de Celse sont uniquement consacrés à la thérapeutique dentaire. Le VIe et le VIIe livre traitent de l'odontalgie. « Dans la douleur des dents, dit Celse, mal qu'on peut mettre au nombre des plus grands tourments, il faut se retrancher absolument de vin. Si la douleur est fort vive, on se trouve bien de prendre des lavements, d'appliquer des cataplasmes chauds sur la mâchoire, de tenir dans la bouche quelque liqueur chaude qu'on renouvelle souvent et dans laquelle on a fait bouillir des médicaments

convenables. Pour cet effet, on fait bouillir la racine de quintefeuille dans du vin mixtionné ou celle de jusquiame et on y ajoute un peu de sel. Mais il faut prendre garde de ne point avaler la liqueur qu'on a dans la bouche.

» Si la douleur est telle qu'on ne puisse garder la dent, il faut se servir de semence de poivre séparée de son écorce ou bien de baies de lierre qu'on introduit dans le trou de la dent. Ces médicaments ont la propriété de la fendre et de la faire tomber par esquilles. Voici le remède des gens de la campagne : ils arrachent avec ses racines la plante appelée menthe ; ils la mettent dans un bassin qu'ils remplissent d'eau et qu'ils placent à côté du malade qui est bien couvert ; ils jettent ensuite dans le bassin des cailloux ardents et le malade ouvre la bouche pour recevoir la vapeur qu'on enferme de tous côtés avec des couvertures pour qu'elle ne puisse s'échapper. Ce remède fait suer beaucoup et garantit longtemps du mal de dents, souvent même pendant un an [1]. »

Celse ne se contente pas toujours de décrire les procédés de thérapeutique acceptés par les médecins ; il fait aussi à l'empirisme une assez large part. De l'obturation, il dit peu de chose. Il conseille simplement d'enfoncer dans la cavité un morceau d'ardoise avec un peu de laine.

1. Celse, édit. Ninnin, liv. VI, chap. IX.

On doit admettre cependant qu'il existait déjà des procédés d'obturation un peu moins primitifs.

Quand les dents sont devenues mobiles, soit parce que leurs racines sont mauvaises, soit à cause de l'inflammation des gencives, Celse recommande de toucher légèrement les gencives avec un fer ardent, mais sans le laisser appuyer dessus. On oint ensuite la blessure avec du miel. Ce cautère était une simple tige métallique rougie au feu.

C'est dans le XII[e] chapitre du VII[e] livre qu'il expose la technique de l'extraction. « Si la dent cause de la douleur et si l'on juge à propos de la tirer, parce que les médicaments n'y font rien, il faut auparavant la déchausser et l'ébranler, et continuer jusqu'à ce qu'elle vacille bien, car il y a un danger extrême à arracher une dent qui est ferme dans son alvéole et on ébranle quelquefois toute la mâchoire. Le danger est encore plus grand, si c'est une dent de la mâchoire supérieure qu'on doit arracher : il est à craindre que l'ébranlement ne se porte jusqu'aux tempes et aux yeux. Lorsque la dent vacille suffisamment, il faut l'arracher, s'il est possible, avec les doigts, ou avec le davier, si on n'en peut venir à bout autrement.

» Si la dent est cariée, on doit auparavant remplir le trou de charpie ou de plomb accommodé pour cela, de peur que la dent ne se brise sous le davier. Il faut tirer le davier perpendiculairement, de peur que les racines

de la dent, venant à se courber, n'emportent une esquille de l'os spongieux de la mâchoire dans lequel la dent est implantée. Cet accident est fort à craindre surtout dans les dents courtes qui ont des racines ordinairement plus longues que les autres. Si le sang coule en grande quantité, on peut être sûr qu'il y a quelque partie de l'os de la mâchoire brisée. Il faut donc chercher avec une sonde l'esquille qui est détachée.

» Si la racine d'une dent qu'on a arrachée est restée dans l'alvéole, il faut la tirer sur-le-champ avec un davier fait exprès pour cela que les Grecs appellent *Rhizagra*[1]. »

Dans le VIIIe livre, Celse expose l'anatomie des dents : « Les dents, dit-il, sont plus dures que les os. Elles sont situées en partie le long du bord inférieur de l'os maxillaire et en partie le long du bord supérieur de la mâchoire inférieure. Les Grecs ont appelé les quatre premières antérieures *tomiques* (incisives), parce qu'elles tranchent ; elles sont entourées des deux côtés par les quatre dents canines. Après les canines viennent les molaires. Les dents incisives et canines n'ont qu'une racine, les molaires en ont deux, quelquefois trois et même quatre. Lorsque le corps de la dent est court, la racine est ordinairement plus longue ; lorsque la dent est droite, la racine l'est aussi : si la dent est courbée,

1. Celse, éd. Ninnin, liv. VII, chap. XII.

il en est de même de la racine. Sous cette racine, il pousse chez les enfants une nouvelle dent qui fait ordinairement tomber la première, mais qui quelquefois vient devant ou derrière. »

Quand, chez les enfants, une dent permanente fait son éruption avant que la dent de lait soit tombée, Celse conseille d'arracher celle-ci et de frotter tous les jours avec le doigt celle qui pousse jusqu'à ce qu'elle ait acquis une grandeur normale.

C'est dans le même livre qu'il étudie les fractures des maxillaires : « Tout os droit est fendu comme du bois dans sa longueur ; il se casse transversalement ou obliquement, de telle sorte que les fragments sont parfois mousses, parfois aigus ; c'est le pis qui puisse arriver, parce qu'il n'est pas facile de réduire ce que l'on ne peut appuyer sur rien de solide, et puis ils peuvent blesser un nerf ou un muscle ; il y a souvent plusieurs fragments. Dans d'autres os, un fragment s'écarte en totalité. Mais à la mâchoire ils adhèrent entre eux en quelque point. Il faut, en premier lieu, en pressant avec deux doigts, et par la bouche et par l'extérieur, remettre ces fragments en place. »

« Ensuite, si la fracture est transverse — et dans ce cas une dent dépasse sa voisine — lorsque la réduction a été faite, on liera ensemble deux dents voisines ou, à défaut d'elles, les dernières dents seront attachées avec des fils de soie. C'est superflu dans certains genres

de fractures ; il faut faire alors autre chose ; on met une compresse en double, humectée dans du vin et de l'huile, dans laquelle on a mis, au préalable, de la farine et de l'encens brûlé ; ensuite on prend une bande rigide ou souple, fendue au milieu de sa longueur, embrassant le menton et dont les deux chefs écartés sont noués de chaque côté de la tête. »

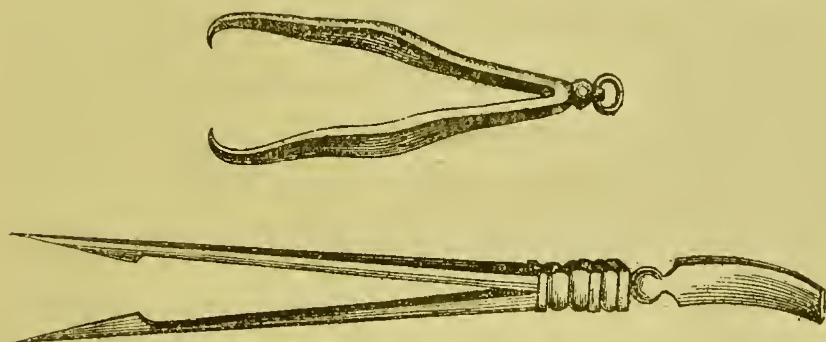
Un peu plus loin, Celse parle de la luxation de la mâchoire inférieure et indique la manière de la réduire. La réduction faite, si le malade sent de la douleur et de la tension dans les yeux et au cou, il conseille de lui tirer du bras un peu de sang.

Si, à la suite d'un coup ou d'une chute, il y a quelques dents qui sont devenues branlantes, il faut les raffermir en les attachant par le moyen d'un fil d'or avec celles qui tiennent bien. On prendra en même temps des bains de bouche assez fréquents avec une liqueur astringente, comme du vin dans lequel on aura fait bouillir de l'écorce de grenadier.

Quant aux dents noires et couvertes de tartre, Celse recommande d'enlever ce tartre avec un instrument approprié et de frotter ensuite les dents avec un opiat composé de feuilles de roses hachées, d'un quart de noix de galle et d'autant de myrrhe.

L'ouvrage de Celse est certainement le meilleur résumé de ce qui a été fait en thérapeutique dentaire, depuis Hippocrate jusqu'à l'an 30 avant l'ère chrétienne.

Celse reproduit avec fidélité l'anatomie d'Aristote et rappelle les procédés des médecins grecs pour guérir l'odontalgie. Il fait preuve cependant sur certaines questions d'une grande originalité. Loin de redouter l'extraction comme ses prédécesseurs, il a été le premier à déclarer que cette opération était dans bon nombre de cas le seul remède indiqué et il en décrit le manuel opératoire avec une grande précision.



Volselles de Celse, d'après Milligan.

Les instruments qu'on employait alors en chirurgie dentaire étaient au nombre de cinq :

1° Le forceps ordinaire, pour l'extraction des dents, qui est devenu le davier contemporain aux formes variées et propres à chaque dent ;

2° Le rhizagre, pour l'extraction des racines, transformé successivement en pince à racines, élévateur et pied-de-biche ;

3° Les volselles qui servaient à enlever les esquilles.

Il y en avait un très grand nombre et de formes diverses. La plupart étaient en bronze, d'autres en acier ou en fer. Les volselles sont devenues les précelles d'aujourd'hui ;

4° Le stylet ou specillum, pour l'exploration. C'est la sonde moderne ;

5° Le fer ardent, pour combattre l'inflammation des gencives, simple tige métallique rougie au feu. C'est le cautère de nos jours.

Celse ne parle pas de la partie mécanique de l'art dentaire. Nous avons vu qu'il se contentait d'indiquer l'usage du fil d'or ou de soie, quand les dents, à la suite d'un coup ou d'une chute, étaient devenues mobiles. Cependant, les Romains connaissaient depuis longtemps la prothèse dentaire, mais les médecins ne s'en occupaient pas ; ils se contentaient de traiter les affections des gencives, de combattre la douleur, de soigner les dents et, au besoin, de les extraire. Quant aux dents artificielles, elles étaient fabriquées par des spécialistes. Mais ceux-ci ne tardèrent pas à reculer les limites d'une profession qui était devenue très lucrative ; peu à peu, ils entreprirent le traitement des dents et pratiquèrent même l'extraction. Il y eut alors, à côté des médecins, les dentistes auxquels on accorda le droit d'*extraordinaria cognitio* et qui jouissaient aussi de certains privilèges.

A la fin du siècle d'Auguste, le niveau scientifique

baisse sensiblement et les médecins qui vont suivre reproduiront en partie les théories de Celse.

Scribonius Largus, médecin des armées, qui vivait au Ier siècle de notre ère, du temps de Tibère et de Claude, abandonne en thérapeutique dentaire son empirisme ordinaire et donne parfois des conseils d'une certaine justesse : « Je sais bien, dit-il, que beaucoup de personnes pensent qu'il n'y a pas de meilleur moyen contre l'odontalgie que l'extraction ; mais il y en a cependant un grand nombre qu'on peut employer avant d'en venir là. Il ne faut pas procéder sur-le-champ à l'extraction, même lorsque la carie existe, et l'on commence par enlever la portion gâtée avec l'excavateur (*scalprum medicinale*). Cette ablation se fait sans douleur, et ce qui reste de la dent est ensuite tout aussi bon qu'une dent parfaitement saine. » Il donne de la carie dentaire une théorie vraiment singulière ; il prétend qu'il se forme dans la dent de petits vers qui en dévorent la substance insensiblement si on n'intervient pas. Contre les violentes odontalgies, il conseille divers médicaments employés en lotions et en fumigations ou que l'on fait mâcher. Pour raffermir les dents branlantes, il emploie une décoction de racine de patience dans du vin ou dans du lait d'ânesse. Il a donné aussi de nombreuses formules de préparations dentifrices.

Andromaque, surnommé l'Ancien, médecin crétois, vivait à Rome du temps de Néron. Il est considéré

comme l'inventeur de la thériaque, médicament très compliqué, sorte d'antidote pour tous les poisons. Il s'en servait contre l'odontalgie et pour l'obturation des cavités.

Celse a été l'historien de la médecine scientifique, Pline l'Ancien est l'historien de la médecine populaire. Né à Côme sous le règne de Tibère l'an 23 de l'ère chrétienne, il mourut sous le règne de Titus l'an 79. On connaît sa fin tragique. Il se trouvait à Misène où il commandait la flotte en qualité de préfet au moment de l'éruption du Vésuve qui ensevelit Herculanum et Pompéi et c'est en voulant porter secours aux populations terrorisées qu'il périt suffoqué par les exhalaisons méphitiques du volcan. Son *Histoire naturelle*, le dernier et le plus considérable de ses écrits, est une immense compilation. « Pline, dit Buffon, a voulu tout embrasser et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit ».

Dans son ouvrage, il parle longuement des dents, de leurs affections et de leur traitement. « Les enfants, dit-il, ont leurs premières dents à sept mois, et la plupart du temps à la mâchoire supérieure. Ces dents tombent à sept ans et sont remplacées par d'autres. Quelques-uns naissent même avec des dents, par exemple Manius Curius, appelé pour cette raison Dentatus. Quelques-uns apportent en naissant, au lieu de dents, un os continu ; le fils de Prusias, roi des Bithyniens, avait la mâchoire supérieure ainsi conformée.

» Les dents seules résistent au feu et ne brûlent pas avec le reste du corps. Les hommes en ont trente-deux. Ceux qui en ont un plus grand nombre peuvent compter sur une vie plus longue. Les femmes ont moins de dents que les hommes [1]. »

Pline n'accorde aux femmes que vingt-huit dents, et un de ses commentateurs ajoute, non sans malice, que les quatre dents qui leur manquent sont les dents de sagesse.

En pathologie dentaire, c'est le mal de dents que Pline considère comme le phénomène le plus intéressant et il indique, pour le combattre, nombre de remèdes empruntés au règne animal : « On guérit, dit-il, le mal de dents avec la cendre de la tête d'un chien mort de la rage. Cette tête doit être brûlée sans les chairs et on injecte la cendre avec de l'huile de cyprus dans l'oreille, du côté de la douleur. Il en est parmi les mages qui recommandent de manger un rat, deux fois par semaine, ce qui est, suivant eux, un préservatif.

» La cendre de corne de cerf raffermit les dents et calme les douleurs qu'elles causent, soit en frictions, soit en collutoire. Quelques-uns regardent la poudre de corne non brûlée comme plus efficace. La cendre de la tête de loup est un grand remède ; et il est certain qu'il se trouve presque toujours dans ses excréments des os qui, en amulette, ont la même efficacité.

1. *Œuvres*, trad. Littré, liv. VII, chap. XV.

» On trouve également dans le lièvre un os pointu comme une aiguille ; on conseille dans le mal de dents de faire des scarifications avec cet os. Les os de pieds de cochon brûlés ont le même effet ; de même ceux qui s'emboîtent dans la cavité cotyloïde. On sait qu'introduits dans le gosier des bêtes de somme, ils guérissent les vers des dents, et que brûlés ils raffermissent les dents.

» Les dents ébranlées par un coup sont raffermies par le lait d'ânesse ou par la cendre des dents du même animal, ainsi que par la poudre des lichens du cheval injectée dans l'oreille avec de l'huile. Par là, j'entends non l'hippomane, substance malfaisante que j'omets, mais des durillons qui se forment au genou du cheval et au-dessous du sabot. De plus, dans le cœur du cheval, on trouve un os semblable aux plus grandes dents canines. On prétend qu'une dent malade, dont on scarifie la gencive avec cet os ou avec une dent tirée de la mâchoire d'un cheval mort, et de l'ordre de celle qui fait mal, cesse aussitôt d'être douloureuse[1]. »

« Si on se brûle la bouche avec quelque chose de trop chaud, on se guérit immédiatement avec du lait de chienne.

» On guérit aussi les ulcérations de la langue et des lèvres avec des hirondelles cuites dans du vin miellé, et les crevasses de la bouche avec de la graisse d'oie. »

1. *Œuvres*, trad. Littré, liv. XXVIII et XXX.

Pour l'obturation des dents, Pline signale un procédé qui ne manque pas d'originalité ; il consiste à remplir les cavités avec de la cendre de crottes de rat ou du foie sec de lézard. Il faut croire cependant que la plupart des dentistes romains avaient recours à une matière obturatrice plus propre et plus durable. Martial, qui vivait comme Pline sous le règne de Domitien, parle d'un certain Casellius qui obturait les dents avec de l'or:

Dentem auro incluso reficit.

Ce Casellius, le dentiste le plus célèbre d'alors, avait son cabinet sur le mont Aventin. Non seulement il soignait les dents, mais, au besoin, il en pratiquait l'extraction :

Eximit aut reficit dentem Casellius ægrum.

Pline est le premier à faire mention des eaux dont l'usage est pernicieux aux dents. Il rapporte, en effet, que les soldats de Germanicus César, campés en Germanie, les perdirent toutes pour avoir bu, pendant deux ans, de l'eau douce d'une fontaine.

On a reproché avec raison, à Pline, de ne pas avoir observé par lui-même et d'avoir recueilli tous les témoignages sans le moindre contrôle. « Pline, dit Cuvier, n'a point été un observateur tel qu'Aristote, encore moins un homme de génie capable, comme le grand philosophe, de saisir les lois et les rapports, d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. C'est

un auteur sans critique qui. après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses ou les déclamations d'une philosophie chagrine qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux. »

Archigène, le plus célèbre médecin de la secte des éclectiques, vécut à Rome, sous Trajan. Il guérissait l'odontalgie en introduisant dans les dents creuses du sulfate de fer avec de la térébenthine, ou un mélange de poivre et d'huile de noix ou d'amandes, dont il instillait aussi quelques gouttes dans l'oreille. Quand une dent était douloureuse et altérée dans sa couleur, il l'entourait d'un mélange de natron rouge, de noyaux de pèche et de résine, jusqu'à ce que la douleur fût dissipée. C'est lui qui eut, le premier, l'idée de perforer avec un trépan les dents atteintes de périostite, mais non cariées, et de pénétrer jusqu'à la chambre pulpaire. Il a indiqué aussi plusieurs moyens pour prévenir le saignement des gencives.

Apollonius Migmatopoles, contemporain d'Archigène, a tracé plusieurs préceptes relativement à l'emploi des bains de vapeur et à la cautérisation des dents creuses. Les injections dans le nez et dans les oreilles lui paraissent propres à guérir l'odontalgie.

Cœlius Aurelianus, médecin de la secte des métho-

distes, vécut probablement au IIe siècle de notre ère. On ignore complètement sa vie. Les uns le font naître à Aria, en Asie, les autres à Sicca, en Afrique. Il a laissé deux ouvrages qui présentent un réel intérêt : dans l'un, il expose le système de la médecine méthodique et, dans l'autre, il s'efforce d'éclaircir certains points obscurs de l'ancienne médecine. Il s'est occupé à plusieurs reprises des affections dentaires. Il combattait le mal de dents par les scarifications des gencives et l'application de ventouses sur les joues. Il conseillait encore une espèce de cautérisation qui se fait en trempant dans l'huile bouillante une sonde autour de laquelle on a préalablement enroulé un peu de laine et en l'appliquant soit sur la dent elle-même, soit sur les deux côtés de la gencive. Cœlius Aurelianus considère l'extraction comme le dernier remède auquel il ne faut avoir recours que lorsque tous les autres ont échoué. Il faut surtout éviter d'arracher les dents qui ne sont ni cariées, ni branlantes, parce que les parties voisines, surtout les yeux, s'en ressentent toujours. Il arrive d'ailleurs, assez souvent, que ce n'est pas une seule dent, mais bien la mâchoire entière qui cause de la douleur, de manière qu'il faudrait arracher toutes les dents pour dissiper cette espèce d'odontalgie.

Avec Marcellus Empiricus, nous retrouvons cette thérapeutique grossière dont la popularité ne se peut expliquer que par un excès d'ignorance et de crédulité.

Né à Bordeaux, Marcellus Empiricus vivait au IVe siècle de notre ère. Il était maître des offices et archiâtre sous Théodose le Grand. Son livre, *De medicamentis empiricis physicis rationalibus* est un recueil de recettes pharmaceutiques, pour la plupart absurdes et magiques, empruntées aux médecins et surtout à l'empirisme populaire. Le procédé qu'il conseille contre le mal de dents mérite d'être signalé : il suffit de prendre la première sangsue qu'on rencontre, de la mettre dans la bouche, de la retirer ensuite, de l'écraser ensuite entre les doigts indicateurs de la main droite et de la main gauche et de lui dire : « Sangsue, de même que ce sang ne retournera pas dans la bouche, de même mes dents ne doivent plus être douloureuses de toute l'année. » Il suffit de renouveler cette opération chaque année, pour se préserver de toute douleur de dents. Cependant, si l'extraction d'une dent ne peut être différée, soit à cause de la douleur qu'elle cause, soit à cause de sa mobilité, on frotte le nez du malade avec du suc noir de lierre et de l'huile verte, on lui recommande de retenir sa respiration, on lui place une pierre entre les dents et on lui fait fermer la bouche ; alors tout le fluide qui provoque la douleur s'écoule, en assez grande quantité souvent, pour remplir trois pots ; on nettoie ensuite le nez avec de l'huile pure et on déterge la bouche avec du vin. La dent n'est plus douloureuse et l'extraction en est facile. Elle tombe éga-

lement d'elle-même lorsqu'on en frotte la racine avec de l'éponge d'Afrique.

De Celse à Marcellus Empiricus, il y a près de quatre siècles, mais l'esprit humain ne s'est pas dirigé vers le progrès. Il est vrai que le progrès n'est jamais uniforme et continu et les élans vers l'avenir sont trop souvent suivis par de brusques retours vers le passé.

A Rome, on connaissait aussi l'art de fabriquer certaines pièces dentaires artificielles. Les auteurs classiques nous donnent à ce sujet les renseignements que nous ne trouvons pas dans les ouvrages médicaux. Le déchaussement et la chute des dents étaient, chez les Romains, d'une extrême fréquence. Catulle, dans le portrait du débauché Œmilius, dit que ses dents sont longues d'un pied et demi et ses gencives semblables aux rebords d'un vieux coffre :

... Hoc dentes sexquipedales,
Gingivas vero ploxemi habet veteris.

A son tour, Martial, avec son indulgence habituelle, nous montre la vieille Ælia crachant ses dernières dents dans un accès de toux :

Si memini, fuerant tibi quatuor, Ælia, dentes :
Exspuit una duos tussis, et una duos.
Jam secura potes totis tussire diebus ;
Nil istic, quod agat, tertia tussis habet.

« Il te restait, Ælia, s'il m'en souvient, quatre dents.

Un premier accès de toux t'en fit cracher deux ; un second les deux autres. Désormais, tu peux impunément tousser du matin au soir ; un troisième accès n'a rien à faire. »

Nous considérons avec une sympathie attristée la perte d'un œil, d'une jambe ou d'un bras ; la vue d'une bouche édentée nous laisse indifférents ou railleurs. « Les mâchoires affaissées par la perte des dents, dit Juvénal, impriment aux jeunes gens comme aux vieillards le caractère effrayant de la décrépitude : les uns et les autres sont réduits à broyer leur pain sur des gencives rasées et leurs lèvres laissent échapper la salive dont elles sont toujours mouillées. »

Frangendus misero gingiva panis inermi
Et longa manantia labra saliva.

Il est donc naturel que ceux qui perdaient des organes aussi importants pour la mastication et pour l'expression du visage aient cherché à les remplacer par des équivalents. L'art vient heureusement réparer dans une large mesure cet outrage du temps.

La prothèse dentaire était très ancienne à Rome et remonte aux premiers temps de la République. Nous avons vu que la loi des Douze Tables, promulguée l'an 450 avant J.-C., défendait sous les peines les plus sévères d'ensevelir les morts avec de l'or ; il n'était fait exception que pour l'or qui servait à maintenir les dents ébranlées ou les dents artificielles.

C'est d'abord au fil d'or que durent songer les Romains pour remettre en situation et fixer une dent tombée ou pour remplacer celle-ci par une dent artificielle. Au siècle d'Auguste, Celse le signale à son tour. Mais déjà, à cette époque, le fil d'or n'était plus le seul procédé de prothèse employé, et Horace, contemporain de Celse, nous montre les sorcières, Canidie et Sagana, courant à travers la ville et perdant l'une son râtelier, l'autre ses cheveux postiches :

At illæ currere in urbem :
Canidiæ dentes, altum Saganæ calendrium
Excidere...

De tous les auteurs classiques, le poète Martial est certainement celui qui nous a fait le mieux connaître la société romaine de son temps. Venu d'Espagne à Rome pour y chercher fortune, il ne vécut que des libéralités de Domitien dont il était devenu le « flatteur officiel » ; opulence éphémère, car Pline le Jeune fut obligé de lui payer son voyage quand il voulut aller finir ses jours dans sa patrie. Martial aime à pénétrer dans tous les mondes, surtout dans le monde où l'on s'amuse ; il suffit de le lire pour connaître la vie d'un romain ou d'une courtisane. Mais quand il raconte les turpitudes de ses contemporains, ce n'est point par excès de vertu, car il fait lui-même l'aveu de son immoralité avec une belle candeur. Il en veut surtout aux

édentés, cacochymes grotesques, vieilles coquettes qui espèrent retrouver chez le dentiste Casellius leurs charmes disparus.

« Tu as acheté tes dents et tes cheveux, dit Martial à Lélia, vieille courtisane borgne et chauve, et tu n'en rougis pas ! Comment feras-tu pour ton œil, Lélia ? On n'en vend point. »

Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis.
Quid facies oculo, Lelia, non emitur.

Il se moque de Galla qui enferme chaque soir dans des coffrets divers tous les éléments de sa beauté d'emprunt : « Pendant que tu es chez toi, on frise tes cheveux dans la boutique d'un coiffeur de la rue de Suburra, où l'on n'est occupé qu'à ta toilette. Chaque soir, tu ôtes tes dents comme ta robe ; tes attraits sont enfermés dans des pots de cent espèces différentes, et ton visage ne couche pas avec toi. »

Quum sis ipsa domi, mediaque ornere Suburra,
Fiant absentes et tibi, Galla, comæ ;
Nec dentes aliter, quam serica, nocte reponas,
Et jaceas centum condita pyxidibus ;
Nec tecum facies tua dormiat...

Depuis quelque temps, l'astucieuse Lecania ne cesse de rire comme un coffre pour montrer ses dents qui sont d'une blancheur éblouissante. Martial s'empresse de la féliciter. « Thaïs, dit-il, a les dents noires, Lecania les

a blanches comme la neige : pourquoi cette différence ? C'est que Thaïs a les siennes, Lecania les achète. »

Thaïs habet nigros, niveos Lecania, dentes.
Quæ ratio est ? emptos hæc habet, illa suos.

De même, la vénérable Eglé a dû recourir à l'os et à l'ivoire pour corriger le désordre de sa bouche en ruines.

Sic dentata sibi videtur Ægle,
Emptis ossibus, indicoque cornu.

Ces citations suffisent pour montrer l'importance qu'avait chez les Romains la prothèse dentaire. Les dents artificielles venaient probablement de Toscane ; on les fabriquait en os ou en corne des Indes, c'est-à-dire en ivoire, et ces dernières étaient les plus estimées.

Les trouvailles faites dans les tombeaux étrusques confirment les renseignements donnés par les auteurs classiques. C'est, en effet, l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, qui donna aux Romains leurs dieux, leurs cérémonies religieuses et leurs magistratures qui ne furent d'abord que des sacerdoces. Tous les aruspices étaient étrusques. On peut dire que la civilisation romaine est née de la civilisation étrusque.

Dans une nécropole étrusque, située près d'Orvieto, à 95 kilomètres de Rome, on a trouvé une mâchoire supérieure armée de son appareil dentaire en or. Ce dentier paraît remonter à 600 ans avant J.-C. C'est un

spécimen admirablement conservé d'immobilisation des dents branlantes au moyen de lames d'or. La lame se fixait à la canine, un peu au-dessous de son tiers supérieur, et la partie inférieure de la dent la dépassait de 2 millimètres. Les dents saines étaient donc seules à servir de point d'appui à l'appareil prothétique.

A Valsiarosa, on a découvert, dans un tombeau



Dentier trouvé dans un tombeau étrusque près d'Orvieto[1]

étrusque, un crâne dont la mâchoire inférieure porte un superbe dentier en or. Cette pièce, de date très ancienne, est conservée à Rome au musée du pape Jules II, près la Porte du Peuple.

Dans les tombeaux étrusques de Corneto-Tarquinia, on a trouvé cinq dentiers qui remontent à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. On peut les voir au musée communal de Corneto. Cette ville, située près de la

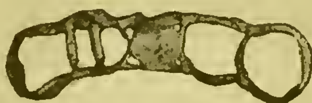
1. Dr Deneffe, *la Prothèse dentaire dans l'antiquité*. Coals, édit., Anvers.

Marta, à 5 kilomètres de la mer Tyrrhénienne, est construite sur les ruines de l'antique Tarquinies. Son cimetière a livré aux archéologues une quantité considérable de documents.

M. le Directeur du Musée communal de Corneto-Tarquinia a bien voulu nous adresser la photographie de deux appareils dentaires trouvés dans un tombeau étrusque de Corneto-Tarquinia. Nous lui adressons nos bien sincères remerciements.



Dentier avec une dent de cheval trouvé dans un tombeau étrusque de Corneto-Tarquinia
(Musée communal de Corneto-Tarquinia)



Dentier étrusque
(Musée communal de Corneto-Tarquinia)

L'un de ces deux appareils, le plus intéressant peut-être de la collection, est de date très ancienne. Il se compose de lames d'or enveloppant sept dents et mesu-

rant 6 centimètres de longueur sur 5 millimètres de hauteur. Le dentiste étrusque s'était proposé de remplacer trois dents qui avaient disparu, les deux incisives médianes et la seconde petite molaire gauche. Pour remplacer les deux incisives médianes, il prit une dent de cheval (*una dente di cavallo*) sur le milieu de laquelle il fit une rainure pour simuler l'intervalle qui sépare 2 dents. Mais on peut voir que cette dent de cheval tient, en réalité, la place de 3 dents. Quant à la dent artificielle qui remplaçait la seconde petite molaire gauche, elle est aujourd'hui disparue.

Les Romains ne se contentaient pas de faire donner à leurs dents tous les soins nécessaires, ils avaient encore un très grand souci de l'hygiène buccale. C'est que le défaut de propreté ternit l'éclat des dents et leur donne, dit Horace, une couleur jaune, livide et noire.

Luridi dentes, lividi, atri.

Martial compare les dents négligées à la poix et au buis.

Et tres sunt tibi, Maximina, dentes :
Sed plane piceique, buxeique.

Aussi, les médecins et les poètes ont-ils toujours été d'accord pour recommander aux jeunes gens et aux jeunes filles de maintenir leur bouche dans un état d'extrême propreté. « Les soins que vous donnez à

votre agréable personne, dit Ovide à une jeune élégante, peuvent se deviner en apercevant l'incarnat rosé de vos lèvres, de vos gencives, ainsi qu'à la brillante blancheur de deux rangées de perles qui illuminent votre joli visage. » Il est difficile de pousser plus loin l'éloge des agréments extérieurs.

Ovide est le chantre de l'amour ou plutôt des amours faciles. Dans son *Art d'aimer*, poème en trois chants, qu'il eût beaucoup mieux intitulé *l'Art de séduire*, il révèle tous les subterfuges de la coquetterie et enseigne aux dames romaines comment il faut s'y prendre pour subjuguer les cœurs les plus rebelles. Il leur conseille surtout d'éviter la mauvaise odeur de la bouche qu'il compare à un souffle pestilentiel mettant les amours en fuite.

La fétidité de l'haleine était commune chez les Romains. Nous avons vu que déjà Cicéron la signalait dans une lettre où il se moque d'un viveur. Au siècle d'Auguste, on la comparait à l'odeur qu'exhale un Juif à jeun. Pauvres Juifs ! Après la prise de Jérusalem par Pompée en l'an 63 avant J.-C., la Judée fut réduite en province romaine et beaucoup de Juifs vinrent s'installer à Rome. Mais ils restèrent dans un état d'isolement qui favorisa singulièrement leurs penchants naturels. Rapaces, défiants, ils ne faisaient aucun effort pour gagner la sympathie de leurs concitoyens et réservaient toute leur affection pour l'argent « qui a

certainement, disaient-ils, autant de douceur que le miel ».

Aucun Romain, soucieux de sa réputation, n'eût voulu encourir le reproche de « sentir comme un juif », et nombreuses sont les recettes auxquelles on avait recours pour combattre cette incommodité. Ovide recommande à celle qui a l'haleine forte de ne jamais parler ni à jeun, ni trop près. Les Romaines ignoraient le jeu de l'éventail aux plumes parfumées :

Cui gravis oris odor, nunquam jejuna loquatur;
Et semper spatio distet ab ore viri.

Il conseille, en outre, d'éviter le tartre sur les dents et de les laver chaque matin avec de l'eau :

Careant rubigine dentes :
Oraque suscepta mane laventur aqua.

Pline l'Ancien préconise le persil. Florentinus fait remarquer que « les danseuses de théâtre, pour conserver intacte la pureté de l'haleine, mâchent constamment de cette plante qui, de tous les remèdes, est le plus naturel, le plus sûr et le plus innocent. »

Mais l'eau et le persil n'étaient pas les seuls moyens employés pour la propreté de la bouche. On avait aussi recours à des compositions médicinales, faites avec des poudres et des parfums et qu'on appelait *dentifrices* parce qu'on s'en servait pour frotter les dents. C'est

l'étymologie donnée par le poète Serenus qui dit en parlant des dentifrices :

Quod vero adsumpsit nomen de dente fricando.

Damocrate, médecin grec, qui vint habiter Rome au Ier siècle de notre ère, empruntait volontiers le langage des Muses pour écrire sur l'art médical. Il donne la composition d'un dentifrice dans un ouvrage écrit en vers *le Livre de Pythicus,* du nom de celui dont il tenait la formule. Scribonius Largus, son contemporain, a aussi transmis la composition de plusieurs dentifrices parmi lesquels on distingue ceux dont se servaient Octavie, sœur d'Auguste, et la célèbre Messaline. Octavie employait la poudre de raves séchées au soleil, ou de verre blanc bien broyé et mêlé avec le nard des Indes. Le dentifrice de Messaline était ainsi composé : un setier de corne de cerf torréfiée dans un vase neuf; une once de mastic de Chio et une demi-once de sel ammoniac. Apulée, poète et mage tour à tour, auteur de *l'Ane d'or,* accompagne l'envoi d'un dentifrice d'une charmante épître : « Que mon vers rapide, ô Calpurnius, te porte mon salut. Je t'envoie ce dentifrice que tu m'as demandé ; il est composé avec les fruits de l'Arabie. C'est une noble et belle poudre blanche, capable de remettre en bon état la gencive tuméfiée, de faire disparaître les débris d'aliments, de telle sorte que, quand un sourire entr'ouvrira tes lèvres, aucune tache n'en diminue le charme. »

Certains peuples montraient cependant pour leur toilette un goût moins raffiné. Strabon raconte dans le livre III de sa *Géographie* que les Celtibériens, qui habitaient le pays limitrophe de la Gaule narbonaise et de l'Espagne, se lavaient tous les matins la bouche avec de l'urine. « *Quippe qui urina in cisternis inveterata laventur. eaque tum ipsi. tum eorum uxores dentes tergant, quod Cantabros facere et eorum confines aiunt.* Les hommes et les femmes, chez ces peuples,emploient, pour se laver et se nettoyer les dents, l'urine qu'ils ont laissée croupir dans des réservoirs, comme font,dit on, les Cantabres et leurs voisins. »

Par un étrange caprice de la mode, les élégants de Rome adoptèrent ce dentifrice original. On faisait venir l'urine d'Espagne, car c'était la plus estimée, et on la conservait dans des vases d'albâtre.

Les médecins et les poètes essayèrent bien, les uns par le raisonnement, les autres par l'ironie, de réagir contre cette déplorable coutume. Catulle se moque en ces termes d'un certain Egnatius qui rit toujours pour montrer ses dents blanchies par l'urine, à la mode ibérienne :

Nunc Celtiber es : Celtiberia in terra,
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem,atque russam defricare gingivam ;
Ut quo iste vester expolitior dens est,
  Hoc te amplius bibisse prædicet loti.

« Tu es maintenant Celtibérien, et, en Celtibérie,c'est avec l'urine de la veille qu'on se nettoie la bouche et qu'on se frotte les gencives. Ainsi, plus tes dents sont blanches, plus tu témoignes avoir bu d'urine. »

Efforts stériles ! C'est qu'en effet la mode échappe à tout raisonnement et s'accommode merveilleusement du ridicule ; caprice d'un jour, fantaisie passagère,c'est une servitude à laquelle le « beau monde » se croit toujours obligé de satisfaire.

Pour compléter le nettoyage des dents, les Romains employaient le cure-dent qui permet d'enlever jusqu'aux moindres parcelles alimentaires. Le cure-dent est de date très ancienne. Il prenait place parmi les mille petits objets qui composaient une toilette minutieuse et raffinée.

On fit d'abord usage de cure-dents en pointe de porc-épic. « Il faut, dit Pline l'Ancien, se servir pour cure-dents d'une épine de porc-épic pour nettoyer et consolider les dents. » Mais le goût du luxe, né de la vanité, fit adopter aussi le cure-dent en argent,et Pétrone, dans *le Satyricon*, nous dépeint un élégant de Rome, Trimalcion, armé d'un cure-dent d'argent et se nettoyant sans cesse la bouche par mode de passe-temps :

Ut deinde spina argentea dentes perfodit.

Mais Martial condamne le cure-dent d'argent et

affirme que le lentisque est infiniment supérieur ; à son défaut, on peut faire usage d'un tuyau de plume :

Lentiscum melius : sed si tibi frondea cuspis
Defuerit, dentes penna lavare potes.

Le lentisque (*pistacia lentiscus*) est un arbrisseau à feuilles paripennées et à fleurs en grappes axillaires. Le bois, qui est grisâtre en dehors et blanc en dedans, passait pour avoir la propriété de raffermir les gencives ; aussi, s'en servait-on pour faire des cure-dents. Les Romains le faisaient venir de Chio ; mais ils ne tardèrent pas à l'importer en Italie, et Liternum, ville de Campanie, devint célèbre par ses lentisques. Son prix était assez élevé, et, comme on en faisait une grande consommation, des marchands, peu scrupuleux, lui substituaient fréquemment d'autres produits. Dioscoride s'indigne de rencontrer cette mauvaise foi chez ses contemporains. On pratiquait déjà la morale des intérêts, au bon vieux temps.

Ovide recommande de se servir du cure-dent avec une certaine discrétion et de ne jamais se nettoyer les dents en société :

Non coram dentes defricuisse probem.

Il y en a aussi qui font un usage habituel du cure-dent et qui n'ont pas de dents. Martial s'élève contre cette ridicule manie et raille amèrement un nommé

Esculanus, vieil édenté, qui promène sans cesse entre ses lèvres un cure-dent. « Celui, qui, couché au milieu de son lit, la tête chauve et surchargée de parfums, et qui fatigue ses mâchoires avec des branches de lentisque, celui-là ment, ô Esculanus, il n'a pas de dents. »

Certaines courtisanes, victimes peu résignées d'une sénilité précoce, remplaçaient le cure-dent en bois de lentisque par une petite branche de myrte qu'elles tenaient entre leurs lèvres lorsqu'elles étaient forcées d'ouvrir la bouche et de sourire. Mais chez les courtisanes, a dit Balzac, la tromperie coule comme la neige tombe du ciel.

L'année 395 marque la division de l'empire romain et la fin de l'antiquité classique. Chez les différents peuples que nous venons d'étudier l'art dentaire avait pris un développement parfois considérable, et, s'il est resté encore assez éloigné du point de perfection, c'est la faute du temps. « D'ailleurs, a dit La Harpe, il n'existe aucun art qui n'ait été développé par degrés; tous ne se sont perfectionnés qu'avec le temps. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme, un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle, et c'est ainsi qu'en perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence a prolongé dans l'étendue des siècles la chaîne de ses connaissances et de ses travaux. »

Le passé prépare l'avenir. Dans le domaine de la pensée, rien ne se perd, et tout l'effort des générations doit tendre à augmenter et à embellir l'héritage intellectuel légué par les ancêtres. Saluons donc respectueusement les grands Maîtres d'autrefois qui ont éclairé d'une si vive lueur la route sans terme du progrès.

TABLE DES FIGURES

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris — 1861-13